

Ha

5805 k





Eleon. Maximil. Christine Princesse
de Stolberg née Comtesse de Reuss J.





00

007
e







c. G. Cochin del. 1771

PANDORE.



ESSAI

SUR

LE CARACTERE, LES MŒURS

ET L'ESPRIT

DES FEMMES

DANS LES DIFFÉRENS SIÈCLES.



LES

DES

LE CARACTÈRE, LES MŒURS

ET LES PRINCIPES

DES FEMMES

DANS LES DIFFÉRENS SIÈCLES.



ESSAI
SUR
LE CARACTERE, LES MŒURS
ET L'ESPRIT
DES FEMMES

DANS LES DIFFÉRENS SIECLES.

PAR M^R. THOMAS,
DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

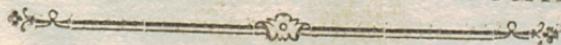


À PARIS,

Chez MOUTARD, Libraire de Madame
LA DAUPHINE, rue du Hurepoix,
à St. Ambroise.

Et A LAUSANNE,

Chez FRANÇ. GRASSET & COMP.



M. DCC. LXXII.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

ESSAI

PUR

LE CARACTÈRE, LES MŒURS

ET L'ÉPIQUE

DES ÉPIQUES

DANS LES ÉPIQUES



LES ÉPIQUES
DANS LES ÉPIQUES



FÉNELON a écrit sur l'éducation des femmes ; d'autres écrivains plus ou moins célèbres ont traité après lui le même sujet ; & peut-être y auroit-il encore un ouvrage nouveau à faire sur cet objet, un des plus négligés & des plus utiles. Ce n'est point ici le but qu'on se propose ; mais on offre un tableau historique, & comme un résultat de faits & d'expériences qui peut servir de base à un ouvrage de raisonnement. On verra par-là peut-être que les femmes sont susceptibles de toutes les qualités que la religion, la politique, ou le gouvernement voudroit leur donner.

Ce morceau qu'on peut regarder comme faisant partie de l'histoire des mœurs, est détaché d'un ouvrage plus considérable qui n'a point encore paru, & où l'on examine l'usage ou l'abus que l'on a fait de la louange dans tous les siècles. Par une suite de ce plan on cherchoit les divers genres de mérite

qui ont distingué les femmes les plus célébrées dans les différentes époques de l'histoire ; & à cette occasion on parloit quelquefois des éloges qui en ont été faits.

Quelques personnes ont paru desirer que ce morceau fut détaché du reste : & on le donne ici séparément.



ESSAI



E S S A I
S U R
LE CARACTERE, LES MŒURS
ET L'ESPRIT
DES FEMMES
DANS LES DIFFÉRENS SIECLES.

SI l'on parcourt les pays & les siècles ;
on verra presque par-tout les femmes ado-
rées & opprimées. L'homme qui jamais
n'a manqué une occasion d'abuser de sa
force , en rendant hommage à leur beau-
té , s'est part-tout prévalu de leur foi-
blesse. Il a été tout à la fois leur tyran
& leur esclave. La nature elle-même en
formant des êtres si sensibles & si doux ,
semble s'être bien plus occupée de leurs

A

charmes que de leur bonheur. Sans cesse environnées de douleurs & de craintes, les femmes partagent tous nos maux, & se voient encore assujetties à des maux qui ne sont que pour elles. Elles ne peuvent donner la vie sans s'exposer à la perdre. Chaque révolution qu'elles éprouvent altère leur santé & menace leurs jours. Des maladies cruelles attaquent leur beauté : & quand elles échappent à ce fléau, le tems qui la détruit, leur enlève tous les jours une partie d'elles-mêmes. Alors elles ne peuvent plus attendre de protection que des droits humains de la pitié, ou de la voix si foible de la reconnoissance.

La société ajoute encore pour elles aux maux de la nature. Plus de la moitié du globe est couverte de sauvages ; & chez tous ces peuples les femmes sont très-malheureuses. L'homme sauvage, tout à la fois féroce & indolent, actif par nécessité, mais porté par un goût invincible

au repos, ne connoissant presque que le physique de l'amour, & n'ayant aucune de ces idées morales, qui seules adouci-
 cissent l'empire de la force, accoutumé par ses mœurs à la regarder comme la seule loi de la nature, commande despotiquement à des êtres que la raison fit ses égaux, mais que la foiblesse lui assujettit. Les femmes sont chez les Indiens ce que les Ilotes étoient chez les Spartiates, un peuple vaincu obligé de travailler pour les vainqueurs. Aussi a-t-on vu sur les rives de l'Orénoque des mères par pitié tuer leurs filles & les étoufer en naissant. Elles regardoient cette pitié barbare comme un devoir.

Chez les Orientaux vous trouverez un autre genre de despotisme & d'empire, la clôture & la servitude domestique des femmes, autorisées par les mœurs & consacrées par les loix. En Turquie, en Perse, au Mogol, au Japon & dans le vaste Empire de la Chine, une moitié

du genre humain est opprimée par l'autre. L'excès de l'oppression y naît de l'excès de l'amour même. L'Asie entière est couverte de ces prisons où la beauté esclave attend les caprices d'un maître. Là des multitudes de femmes rassemblées n'ont des sens & une volonté que pour un homme. Leurs triomphes ne sont que d'un moment ; & les rivalités, les haines, les fureurs sont de tous les jours. Là elles sont obligées de payer leur fertilité même par l'amour le plus tendre, ou ce qui est plus affreux, par l'image de l'amour qu'elles n'ont pas. Là le plus humiliant despotisme les soumet à des monstres qui n'étant d'aucun sexe, les deshonnorent tous deux. Là enfin leur éducation ne tend qu'à les avilir, leurs vertus sont forcées, leurs plaisirs même tristes & involontaires, & après une existence de quelques années, leur vieillesse est longue & affreuse.

Dans les pays tempérés, où le climat

donnant moins d'ardeur aux désirs , laissant plus de confiance dans les vertus , les femmes n'ont pas été privées de leur liberté ; mais la législation sévère les a mises par-tout dans la dépendance. Tantôt elles furent condamnées à la retraite , & séparées des plaisirs comme des affaires. Tantôt une longue tutelle sembloit insulter à leur raison. Outragées dans un climat par la polygamie qui leur donne pour compagnes éternelles leurs rivales ; affer vies dans un autre à des nœuds indissolubles qui souvent joignent pour jamais la douceur à la férocité , & la sensibilité à la haine ; dans les pays où elles sont les plus heureuses , gênées dans leurs desirs , gênées dans la disposition de leurs biens , privées de leur volonté même dont la loi les dépouille , esclaves de l'opinion qui les domine avec empire , & leur fait un crime de l'apparence même ; environnées de toute part de juges qui sont en même tems leurs séducteurs & leurs ty-

rans, & qui après avoir préparé leurs fautes, les en punissent par le deshonneur, ou ont usurpé le droit de les flétrir sur des soupçons; tel est à-peu-près le sort des femmes sur toute la terre. L'homme à leur égard, selon les climats & les âges, est ou indifférent ou oppresseur; mais elles éprouvent tantôt une oppression froide & calme qui est celle de l'orgueil, tantôt une oppression violente & terrible qui est celle de la jalousie. Quand on ne les aime pas, elles ne font rien; quand on les adore, on les tourmente. Elles ont presque à redouter également & l'indifférence & l'amour. Sur les trois quarts de la terre, la nature les a placées entre le mépris & le malheur.

Chez les peuples mêmes où elles exercoient le plus d'empire, il s'est trouvé des hommes qui ont prétendu leur interdire toute espèce de gloire. Un Grec célèbre (1) a dit que la femme la plus ver-

(1) Thucydide.

tueuse étoit celle dont on parloit le moins. Ainsi en leur imposant les devoirs, cet homme sévère leur ôtoit la douceur de l'estime publique ; & exigeant d'elles les vertus, leur faisoit un crime d'aspirer à l'honneur. Si une d'elles avoit voulu défendre la cause de son sexe, elle auroit pu lui dire : quelle est votre injustice ? Si nous avons droit aux vertus comme vous, pourquoi n'aurions-nous pas droit à l'éloge ? L'estime publique appartient à qui fait la mériter. Nos devoirs sont différens des vôtres ; mais quand ils sont remplis, ils font votre bonheur, & le charme de la vie. Nous sommes épouses & mères ; c'est nous qui formons les liens & la douceur des familles. C'est par nous que s'adoucit cette rudesse un peu sauvage, qui tient peut-être à la force, & qui à chaque instant peut faire d'un homme l'ennemi d'un homme. Nous cultivons en vous cette sensibilité qui s'attendrit sur les maux ; & nos larmes vous avertissent

qu'il y a des malheureux. Enfin, vous ne l'ignorez pas, nous avons besoin de courage comme vous. Plus foibles, nous avons peut-être plus à vaincre. La nature nous éprouve par la douleur, les loix par la contrainte, & la vertu par des combats. Quelquefois aussi le nom de citoyenne exige de nous des sacrifices. Quand vous offrez votre sang à l'Etat, songez que c'est le nôtre. En lui donnant nos fils & nos époux, nous lui donnons plus que nous-mêmes. Sur les champs de bataille vous ne faites que mourir, & nous avons le malheur de survivre à ce que nous aimons le plus. Eh quoi! tandis que votre altière vanité est sans cesse occupée à couvrir la terre de statues, de mausolées & d'inscriptions, pour tâcher, s'il est possible, d'éterniser vos noms, & de vivre encore quand vous ne serez plus, vous nous condamnez à vivre ignorées? Vous voulez que l'oubli & un éternel silence soient notre partage? Ne soyez pas

nos tyrans en tout. Souffrez que notre nom soit prononcé quelquefois hors de l'enceinte étroite où nous vivons. Souffrez que la reconnoissance ou l'amour le grave sur la tombe où doivent reposer nos cendres ; & ne nous privez pas de cette estime publique , qui après l'estime de soi-même est la plus douce récompense de bien faire.

Il faut convenir que tous les hommes n'ont pas été également injustes. Dans quelques pays on a rendu des hommages publics aux femmes. Les arts leur ont élevé des monumens. L'éloquence a célébré leurs vertus. Une foule d'écrivains s'est plu à recueillir tout ce qu'elles ont fait d'éclatant. Sans entrer dans des détails qui fatigueroient peut-être par leur uniformité, je voudrois voir en général quelles sont les qualités & les diverses fortes de mérite dont les femmes sont susceptibles, jusqu'où le gouvernement, les circonstances & les loix peuvent les éle-

ver, & les rapports secrets de la politique avec leurs mœurs. Je vais donc examiner rapidement ce qu'ont été les femmes dans les différens siècles, & comment l'esprit de leur tems ou de leur nation a influé sur leur caractère. Ce fera, pour ainsi dire, l'histoire de cette partie du genre humain que l'autre flatte & calomnie tour-à-tour, & quelquefois sans la connoître : car il en est des femmes comme des Souverains à qui on dit rarement la vérité, & qu'on apprécie bien plus par intérêt ou par humeur, que par justice. Cet ouvrage ne fera ni un panegyrique, ni une fatyre, mais un recueil d'observations & de faits. On verra ce que les femmes ont été, ce qu'elles font, & ce qu'elles pourroient être.

Nous trouvons d'abord dans Plutarque, le panegyriste & le juge de tant d'hommes célèbres, un ouvrage intitulé : *Les actions vertueuses des femmes*. Il est adressé à une d'elles, nommée *Cléa*, que

l'on connoît peu ; mais sa liaison seule avec le philosophe de Chéronée , l'a fait mettre par quelques écrivains au rang des femmes philosophes. Il blâme à la tête de cet ouvrage ceux qui ont voulu priver les femmes des justes éloges qui leur sont dus. „ On pourroit , dit-il , „ faire le parallèle d'Anacréon & de Sa- „ pho , de Sémiramis & de Sésostris , de „ Tanaquil & de Servius , de Brutus & „ de Portie. Les talens & les vertus sont „ modifiés par les circonstances & les per- „ sonnes , mais le fond est le même ; il „ n'y a , pour ainsi dire , que la surface „ & la couleur de différentes „. Il parle ensuite d'un grand nombre de femmes de toutes les nations , qui ont donné des exemples de courage , & d'un mépris généreux pour la mort. Il cite des Phocéennes , qui avant un combat où il s'agissoit de la destruction de leur ville , consentent à s'ensevelir dans les flammes , si la bataille est perdue , & couronnent de

fleurs le premier qui a ouvert cet avis dans le Conseil ; d'autres qui dans une ville assiégée font rougir les hommes d'une capitulation indigne ; d'autres qui dans une bataille , voyant fuir leurs fils & leurs époux courent au-devant d'eux , leur ferment le passage , & les forcent de retourner à la victoire ou à la mort ; d'autres qui dans un siège volent au rempart , défendent leur ville , & repoussent une armée ; plusieurs qui résistent à des tyrans & les bravent , & qui au moment que le tyran n'est plus , courent en dansant au-devant des conjurés , & les couronnent de leurs propres mains ; plusieurs qui rendent elles-mêmes la liberté à leur patrie ; quelques-unes qui s'exposent à la mort & se chargent de chaînes pour sauver leurs époux prisonniers ; Camma qui à l'autel s'empoisonne elle-même pour empoisonner l'assassin de son mari , & se tournant vers lui , *je n'ai vécu , dit-elle , que pour venger mon époux. Il l'est. Toi*

maintenant , au lieu d'un lit nuptial , or-
donne qu'on te prépare un tombeau ; enfin
des femmes de la Gaule , qui dans une
guerre civile se jettent entre les deux ar-
mées , séparent & réconcilient les com-
battans , & par-là méritent l'honneur d'être
admises depuis aux délibérations pu-
bliques , & quelquefois d'être prises pour
arbitres entre des nations.

A ces qualités généreuses & altières ,
par lesquelles il semble que les femmes
se soient élevées au-dessus d'elles-mêmes,
Plutarque en joint de plus douces , & qui
tiennent de plus près au charme comme
au mérite naturel de leur sexe. Il loue
les femmes d'une isle de l'Archipel , où
en sept cents ans , dit-il , on ne put citer
un exemple , ni d'une foiblesse dans une
jeune personne , ni d'adultère dans une
femme : & les jeunes Milésiennes , dont
il cite un trait qui mérite l'attention d'un
philosophe. Elles se donnoient la mort
en foule , sans doute dans cet âge où la

nature faisant naître des desirs inquiets & vagues, ébranle fortement l'imagination, & où l'ame étonnée de ses nouveaux besoins, sent succéder la mélancolie au calme & aux jeux de l'enfance. Rien ne pouvoit arrêter les suicides. On fit une loi qui condamnoit la première qui se tueroit, à être portée nue & exposée dans la place publique. Ces jeunes filles bravoient la mort. Aucune n'osa braver la honte après la mort même: & les suicides cessèrent (1).

Outre cet ouvrage de Plutarque, nous

(1) Plutarque dans le même livre cite encore un trait d'une femme, qui même aujourd'hui pouroit servir d'excellente leçon d'économie politique. Un Roi qui croyoit que l'or étoit les richesses, épuisoit les habitans de son pays au travail des mines. Tout périssoit. Les habitans ont recours à la Reine. Elle fait faire en secret par des orfèvres des pains d'or, des viandes & des fruits d'or, & au retour d'un voyage, les fait servir au Prince. Cette vue le réjunit d'abord. Bientôt il sent sa faim, & demande à manger. Nous n'avons que de l'or, dit-elle, vos terres sont en friche, elles ne rapportent rien; on vous sert ce que vous aimez, & la seule chose qui nous reste. Le Roi l'entendit, & se corrigea. Ce trait peu connu mériteroit d'être embelli par l'écrivain ingénieux & piquant, qui fait de l'apologue un cours de morale pour les jeunes Princes.

en avons un autre en l'honneur des femmes Spartiates , où il cite d'elles une foule de mots qui annoncent le courage & la force. C'est-là qu'on retrouve des ames toutes différentes de celles que nous connoissons ; la nature immolée à la patrie ; l'honneur mis avant la tendresse ; le nom de citoyenne préféré au nom de mère ; des larmes de joie sur le corps d'un fils percé de coups ; des mains maternelles armées contre un fils coupable de lâcheté ; des ordres de mourir envoyés à un fils soupçonné d'un crime ; la douleur & la plainte regardées ou comme une foiblesse, ou comme un outrage ; l'intrépidité jusques dans la servitude , & l'exemple d'une d'entr'elles , qui prisonnière & vendue comme esclave , interrogée : *que fais-tu ? être libre* , répondit-elle ; & à qui son maître ayant commandé une chose injurieuse , *tu ne me méritois pas* : & elle se laissa mourir.

Ceux qui jugent de ce qui a été par ce

qui est, ceux qui sur-tout ignorent ce que peut sur les ames une législation conque dans une seule tête, & combinée dans toutes ses branches, ne pourront concevoir tant de force dans un sexe, qui paroît bien plus destiné à être sensible, que courageux. Mais tel étoit le pouvoir des institutions & des tems. Chez les Grecs, presque tous républicains, les mœurs des femmes devoient être fortes & austères. La retraite, où elles passaient leur vie, fortifioit leur ame. La pauvreté publique retranchoit des moyens de corruption. L'honneur général élevoit leur sensibilité. Elles avoient l'orgueil de ne pas vouloir rester au dessous de leurs fils, de leurs frères, de leurs maris, & ne pouvant les attirer à elles, elles s'élevoient jusqu'à eux. D'ailleurs dans ces premiers tems, époque de la formation des Etats & de la civilisation des hommes, les dangers pour les deux sexes étoient communs.

Des républiques ou des royaumes composés

posés d'une ville , étoient sans cesse ou menacés , ou envahis. Les haines nationales plus irritées par des mélanges d'intérêt , étoient plus ardentés ; & savoient moins pardonner. Les guerres , qui parmi nous ne font plus que des guerres de Rois , étoient alors des guerres de peuples. On se combattoit pour se détruire. La victoire condamnoit les femmes. La servitude établie par la conquête étoit un asyle contre la mort , jamais contre la honte. Dans l'intérieur ; l'incertitude des loix , & les chocs de la liberté , ouvroient la porte à des tyrans. Le droit de commander étoit alors le droit d'abuser de tout. Le citoyen ne savoit plus ce qu'il avoit ni à craindre , ni à espérer , ni à souffrir. Delà les résistances & les complots. Delà les trames secrètes , & les femmes admises à la vengeance , parce que les maux s'étendoient jusqu'à elles , & que souvent elles avoient à perdre plus que la vie. Alors les deux

sexes se montoient au même ton ; & le courage étoit extrême, parce que la crainte l'étoit.

Dans les mêmes tems, & par le même mouvement, il y avoit en Europe comme en Asie, des invasions, des voyages de peuples, des émigrations les armes à la main ; & les compagnes de ces peuples errans, partageoient à la fois le péril & l'audace. Il devoit donc y avoir dans toutes ces époques, une habitude de courage chez les femmes : & comme l'honneur de leur sexe tient à une fierté naturelle ; que c'est presque toujours la mollesse qui prépare la séduction ; que l'habitude de vaincre des périls, donne celle de se vaincre soi-même ; que la vie de ces femmes étoit toujours ou orageuse, ou retirée ; & qu'elles ne pouvoient connoître ce loisir inquiet des sociétés, où l'imagination va sans cesse audevant des desirs, & où l'ame se corrompt à la fois par tous les sens ; elles devoient joindre

à leur courage une fierté délicate sur l'honneur ; & telles font en effet les deux qualités que leur assigne Plutarque , en louant les femmes grecques ou barbares de ces tems reculés.

Cependant comme alors même il y a eu différentes époques , il ne faut pas croire que par tout les mœurs des femmes aient été les mêmes. Il paroît en général que dans les isles de la Grèce les mœurs étoient plus pures que dans le Continent. Les Insulaires plus séparés , devoient garder plus aisément leurs loix & leurs vertus. Le couvent guerrier de Lacédémone devoit être plus austere , que le séjour riant d'Athènes. Thebes , où il n'y avoit qu'une simplicité grossière au lieu de luxe , ne devoit pas ressembler à Corinthe , qui par sa situation & son commerce , appelloit des deux mers les richesses & les vices. Enfin , à mesure que les institutions se corrompirent , l'esprit général des femmes dut se perdre ; mais ce qui est assez

remarquable , dans les tems même les plus beaux de la Grèce , les courtifanes y jouèrent un très-grand rôle , & surtout dans Athènes. Par quelles circonstances , cet ordre de femmes qui avilit à la fois son sexe & le nôtre , dans un pays où les femmes avoient des mœurs , parvint-il à la considération , & quelquefois à la plus grande célébrité ? On en peut , ce me semble , donner plusieurs raisons.

D'abord les courtifanes étoient jusq' à un certain point mêlées à la religion. La Déesse de la beauté qui avoit des autels , sembloit protéger leur état , qui étoit pour elle une espèce de culte. Elles invoquoient Vénus dans les dangers ; & après les batailles , on croyoit , ou l'on faisoit semblant de croire que Miltiade & Thémistocle avoient été de grands hommes , parce que les Laïs & les Glycères avoient chanté des hymnes à leur Déesse.

Les courtifanes tenoient encore à la religion par les arts ; elles offroient des

modèles pour former des Vénus qui étoient ensuite adorées dans les temples (2).

Elles tenoient, comme on voit, aux statuaires & aux peintres, dont elles embellissoient les ouvrages.

La plupart étoient musiciennes, & cet art plus puissant dans la Grèce, qu'il ne l'a été partout ailleurs, étoit pour elles un charme de plus.

On fait combien ce peuple étoit enthousiaste de la beauté. L'imagination sensible des Grecs adoroit la beauté dans les temples, l'admiroit dans les chefs-d'œuvre des arts, la contemploit dans les exercices & dans les jeux, cherchoit à la perfectionner dans les mariages, & lui proposoit des prix dans des fêtes publiques. Mais dans les femmes honnêtes, la

(2) Phriné fervit de modèle à Praxitele, pour sa Vénus de Cnide: & pendant les fêtes de Neptune auprès d'Eleufis, Apelle ayant vu cette même courtifane fur le rivage de la mer, fans autre voile que fes cheveux épars & flottans, fut tellement ébloui de fa beauté, qu'il en prit l'idée de sa Vénus sortant des eaux.

beauté folitaire étoit le plus fouvent obfcure & retirée : celle des courtifanes s'offrant par tout , attiroit par tout des hommages.

La fociété feule peut développer les charmes de l'efprit ; & les autres femmes en étoient exclues. Les courtifanes vivant publiquement dans Athènes , où fans cefle elles entendoient parler de philofophie , de politique & de vers , prenoient peu-à-peu tous ces goûts. Leur efprit devoit donc être plus orné , & leur converfation plus brillante. Alors leurs maifons devenoient des écoles d'agrément ; les Poètes venoient y puiser des connoiffances légères de ridicule & de grace ; & les philofophes , des idées qui fouvent leur euflent échappé à eux-mêmes. Socrate & Périclès fe rencontroient chez Aspafie , comme Saint-Evre-
mont & Condé chez Ninon. On acqué-
roit chez elles de la fineffe & du goût ; on leur rendoit en échange de la réputation,

La Grèce étoit gouvernée par les hom-

mes éloquens, & les courtisanes célèbres ayant du pouvoir sur les orateurs, devoient avoir de l'influence sur les affaires.

Il n'y avoit pas jusqu'à ce Démofthène, si terrible aux tyrans, qui ne fût subjugué; & l'on disoit de lui: *ce qu'il a médité un an, une femme le renverse en un jour.*

Cette influence augmentoit leur considération, & avec leur esprit développoit leur talent de plaire.

Enfin les loix & les institutions publiques, en autorisant la retraite des femmes, mettoient un grand prix à la sainteté des mariages. Mais dans Athènes, l'imagination, le luxe, le goût des arts & des plaisirs, étoient en contradiction avec les loix. Les courtisanes venoient donc, pour ainsi dire, au secours des mœurs. Le vice répandu hors des familles ne révoltoit pas: le vice intérieur & qui troubloit la paix des maisons, étoit un crime. Par une bisarrerie étrange & peut-être unique, les hommes étoient cor-

rompus ; & les mœurs domestiques , austères. Il semble que les courtisanes n'étoient point regardées comme de leur sexe ; & par une convention à laquelle les loix & les mœurs se plioient , tandis qu'on n'estimoit les autres femmes que par les vertus , on n'estimoit celles-là que par les agrémens.

Toutes ces raisons servent à nous rendre compte des honneurs qu'elles reçurent si souvent dans la Grèce. Sans cela on auroit peine à concevoir comment six ou sept Ecrivains ont tous consacré leur plume à célébrer les courtisanes d'Athènes (3) ; comment trois Peintres fameux avoient uniquement voué leur pinceau à les représenter sur la toile ; comment plusieurs Poètes grecs les ont célébrées dans leurs comédies & leurs vers. On auroit peine à croire que les plus grands hommes briguaissent à l'envi leur

(3) Voyez Athénée.

fociété; qu'Aspasie fit décider de la guerre & de la paix; que Phriné eût une statue d'or placée à Delphes entre les statues de deux Rois; & qu'après leur mort on leur élevât quelquefois de magnifiques tombeaux. Le voyageur qui approche d'Athènes, disoit un écrivain grec (4), voyant sur les bords du chemin ce mausolée qui attire de loin ses regards, s'imagina que c'est le tombeau de Miltiade ou de Périclès, ou de quelqu'autre grand homme qui a servi la patrie: il approche, il s'informe, & il apprend que c'est une courtisane d'Athènes qui est ensevelie avec tant de pompe. Et dans une lettre à Alexandre, Théopompe lui ayant parlé de ce même mausolée, ainsi, lui dit-il, ainsi après sa mort est honorée une courtisane; & de tous ceux qui sont morts en Asie en combattant pour toi & pour le salut de la Grèce, il n'y en a aucun qui ait un

(4) Dicéarque.

tombeau, & dont on ait même pensé à honorer la cendre. Tels étoient les hommages que cette nation enthousiaste, voluptueuse & sensible rendoit à la beauté. Se conduisant par son imagination plus que par des mœurs, & ayant des loix plutôt que des principes, elle exiloit ses grands hommes, honoroit ses courtisanes, faisoit périr Socrate, se laissoit gouverner par Aspasia, veilloit à la sainteté des mariages, & plaçoit Phriné dans les temples.

Chez les Romains, peuple austère & grave, qui pendant cinq cent ans ignora les plaisirs & les arts, & qui au milieu des charrues & des camps étoit occupé à labourer ou à vaincre, les mœurs des femmes furent long-tems austères & graves comme eux, & sans aucun mélange de corruption ni de foiblesse. Les tems où les femmes romaines parurent en public, forment une époque dans l'histoire. Renfermées dans leurs maisons, là, dans leur

vertu simple & grossière, donnant tout à la nature, & rien à ce qu'on appelle amusement, assez barbares pour ne favoir être qu'épouses & mères, chastes sans se douter qu'on pût ne pas l'être, sensibles sans jamais avoir appris à définir ce mot, occupées de devoirs, & ignorant qu'il y eût d'autres plaisirs, elles passaient leur vie dans la retraite à nourrir leurs enfans, à élever pour la république une race de laboureurs ou de soldats, & bien avant dans la nuit, manioient tour à tour pour leur époux l'éguille & le fuseau. On fait qu'aucun Romain n'étoit vêtu que des habits filés par sa femme, ou par sa fille; & Auguste, maître du monde, donna encore l'exemple de cette simplicité antique. Pendant cette époque, les femmes romaines furent respectées comme dans tous les pays où il y a des mœurs. Leurs maris vainqueurs les revoyoient avec transport, au retour des batailles; ils leur portoient la dépouille des ennemis, &

s'honorioient à leurs yeux des blessures qu'ils avoient reçues pour l'Etat & pour elles. Souvent ils venoient de commander à des Rois, & dans leurs maisons ils faisoient gloire d'obéir. En vain les loix sévères leur donnoient droit de vie & de mort: plus puissantes que les loix, les femmes commandoient à leurs juges. En vain la loi prévenant des besoins qui n'existent que chez des peuples corrompus, permettoit le divorce; le divorce autorisé par la loi, étoit prescrit par les mœurs. Tel étoit l'empire de la beauté, avant que le mélange des sexes les corrompît tout deux, pour les avilir l'un par l'autre.

Il paroît que tout fut employé dans Rome pour prolonger cette heureuse époque chez les femmes (5).

(5) Une tutelle austère, & dont elles ne fortoient jamais, la censure des Magistrats, des tribunaux domestiques, des loix pour prévenir leur luxe par le réglemeut des dots, des loix somptuaires pour leurs ornemens, des temples élevés à la pudeur, des temples à une Déesse qui présidoit à la paix des mariages & à la réconciliation des époux, des décrets ho-

On ne voit point que les Romaines eussent ce courage féroce que Plutarque a loué dans certaines femmes grecques ou barbares. Elles tenoient de plus près à la nature, ou l'exagéroient moins. Leur première qualité fut la décence. On connoît le trait de Caton le Censeur, qui raya un Romain de la liste du Sénat, pour avoir donné un baiser à sa femme, en présence de sa fille. A ces mœurs austères, les femmes romaines joignirent un amour de la patrie, qui parut dans des occasions éclatantes. A la mort de Brutus, elles portèrent toutes le deuil. Au tems de Coriolan, elles sauvèrent Rome. Ce grand homme irrité ayant bravé le Sénat & les Prêtres, & insensible à l'orgueil même de pardonner, ne put résister au pouvoir des femmes qui l'imploroient. Le

norables pour les services rendus par les femmes à l'Etat, tout annonce le grand intérêt que ce peuple conquérant prit aux femmes & à leurs mœurs, tant qu'il en eut lui-même.

Sénat les remercia par un décret public, ordonna aux hommes de leur céder par tout le pas, fit élever un autel sur le lieu où la mère avoit fléchi son fils, & la femme son époux, & permit à toutes les femmes de mettre un ornement de plus à leur coëffure. Il faut convenir que nos modes françoises n'ont pas une origine tout à fait si noble. Au tems de Brennus, elles sauvèrent Rome une seconde fois, en donnant tout leur or pour la rançon de la ville. A cette époque, le Sénat leur accorda l'honneur d'être louées sur la tribune, comme les magistrats & les guerriers. Après la bataille de Cannes, tems où Rome n'avoit plus d'autres trésors que les vertus de ses citoyens, elles sacrifièrent de même leurs pierreries & leurs richesses. Un nouveau décret récompensa leur zèle.

Valere-Maxime, qui vécut sous Tibère, & dont nous avons un ouvrage, monument de grandes vertus bien plus que

de goût, a loué en plusieurs endroits les dames romaines. Mais ce font moins des éloges que des traits détachés où cependant il se permet quelquefois le tour & les mouvemens d'un orateur. On se doute bien que la fameuse Portie, fille de Caton & femme de Brutus, n'y est point oubliée; ni cette Julie, femme de Pompée, qui mourut de frayeur d'avoir vu une robe de son mari teinte de sang; ni cette jeune Romaine qui dans la prison nourrit sa mere de son lait; ni plusieurs femmes illustres qui au tems des proscriptions exposèrent leur vie pour favoriser leurs époux. Cet écrivain, en célébrant les vertus, cite aussi les talens. Il nous apprend qu'au second Triumvirat, les trois assassins maîtres de Rome, avides d'or après avoir répandu le sang, & ayant apparemment épuisé toutes les formules de brigandage & toutes les manieres de piller, s'avivèrent de taxer les femmes. Ils leur imposèrent par tête une

très-forte contribution. Les femmes cherchèrent un orateur pour les défendre, & n'en purent trouver. Personne n'est tenté d'avoir raison contre ceux qui proscrivent. La fille du célèbre Hortensius se présenta seule; elle fit revivre les talens de son père, & défendit avec intrépidité la cause des femmes & la sienne. Les tyrans rougirent, & révoquèrent leurs ordres. Hortensia fut reconduite en triomphe; & une femme eut la gloire d'avoir donné dans le même jour un exemple de courage aux hommes, un modèle d'éloquence aux femmes, & une leçon d'humanité aux tyrans.

Remarquons que cette époque des talens dans les femmes se trouve à Rome dans le tems où la société devoit être beaucoup plus perfectionnée par l'opulence, par le luxe; par l'usage & l'abus des arts & des richesses. Alors la retraite des femmes dut être moins austère; leur esprit plus actif fut plus exercé; leur ame
eut

eut de nouveaux besoins; l'idée de la réputation naquit pour elles; leur loisir augmenta par la distinction des devoirs. Il y eut des devoirs vils, & que les femmes opulentes laissoient, pour ainsi dire, au peuple: il y en eut de nobles & qui étoient bientôt remplis. Pendant six cents ans, les vertus avoient suffi pour plaire; alors il fallut encore l'esprit. On voulut joindre l'éclat à l'estime, jusqu'à ce qu'on apprit à se passer de l'estime même: car dans tout pays, à mesure que l'amour des vertus diminue, le prix des talens augmente.

Cette dernière révolution se fit sous les Empereurs, & mille causes y contribuèrent. La grande inégalité des rangs, l'excès des fortunes, le ridicule attaché dans ces cours aux idées morales, & à Rome l'excès des ames fortes, impétueuses dans le mal comme dans le bien, tout précipita la corruption. Alors le vice n'eut pas de frein. La fureur des spectacles mit à

la modé une licence profonde & vile. Les femmes se disputèrent à prix d'or un histrion. Elles attachèrent leur cœur & leurs yeux avides sur un théâtre, pour dévorer les mouvemens d'un pantomime. Un joueur de flûte engloutit des patrimoines, & donna des héritiers aux descendans des Scipions & des Emiles. La débauche redouta la fécondité. On apprit à tromper la nature. L'art affreux des avortemens se perfectionna. Les passions, tous les jours renaissantes, purent s'affouvir tous les jours: & les femmes lasses de tout, dégoûtées de tout, multiplièrent dans Rome les monstres de l'Asie, & firent mutiler leurs esclaves pour satisfaire les nouveaux caprices d'une imagination usée par ses plaisirs même. Alors les vices furent plus puissans que les loix. On ne s'occupu plus de conserver les mœurs, mais de punir les crimes; & quelquefois leur nature & leur nombre effrayant les tribunaux, il fallut, pour ainsi dire, que

la loi se couvrit d'un voile, parce qu'il y auroit eu autant de danger que de honte à appercevoir tous les coupables (6). On se doute bien que dans ce siècle on loua bien plus souvent dans les femmes le rang que la vertu, & les talens ou les graces que les mœurs.

Au tems de la naissance de l'Empire; il y eut plusieurs éloges de femmes prononcés sur la tribune romaine; l'éloge de Junie, sœur de Brutus & femme de Cassius; l'éloge de l'Impératrice Livie, mère de Tibère; celui d'Octavie par Auguste, & celui de Poppée par Néron. On peut dire que le premier fut l'éloge de la vertu encore austère & républicaine. Le second dut marquer le passage des mœurs des femmes dans une république, à leurs mœurs dans une Cour & sous un Prince. Livie

(6) Quand Septime-Sévère monta sur le trône, il trouva trois mille accusations d'adultère inscrites sur les rôles. Il fut obligé de renoncer à ses projets de réforme.

tenoit à la première époque par un reste de simplicité, & pour me servir des expressions de Tacite, par la sainteté de sa maison, elle tenoit à la seconde par une ambition fourde, par le désir du crédit, par un artifice raisonné, par l'art d'employer adroitement la séduction de son sexe, enfin par l'intrigue & le manège appliqués tour-à-tour à des choses grandes ou petites. Le troisième, celui d'Octavie, fut l'éloge de la beauté rendue intéressante par le malheur, & mêlée à de grands événemens, dont elle fut plutôt la victime que la cause (7). Mais l'éloge de Poppée prononcé par un Empereur, & applaudi par les Romains, marqua, pour ainsi dire, le dernier terme de la corruption (8). Il y a apparence que toutes les femmes qui tenoient à la maison impériale, ou qui y entroient, étoient louées de même après leur

(7) Octavie, sœur d'Auguste femme d'Antoine, & rivale si vertueuse & si tendre de Cléopâtre.

(8) Tacite, ann. 16. 6.

mort. Plusieurs d'entr'elles sur le trône, joignirent le scandale aux plaisirs; mais l'apothéose réparoit tout. La religion étoit moins sévère que les mœurs; on faisoit plus aisément une Déesse, qu'une femme honnête.

Il y eut pourtant alors quelques vertus chez les femmes; mais ces vertus se remarquoient. La plupart durent leur naissance au stoïcisme qui sous les premiers Empereurs se répandit à Rome. On fait que le stoïcisme est pour les mœurs, ce que l'austérité républicaine est pour le gouvernement. Il fit renaître dans quelques maisons les mœurs antiques; mais avec cette différence, qu'autrefois dans Rome la vertu contractée presque en naissant, étoit comme une habitude de l'enfance, & l'ouvrage heureux de l'exemple comme des loix; mais dans l'Empire, il falloit pour avoir des mœurs, une morale forte & des vertus raisonnées. C'étoit encore peu d'avoir des principes; la raison froide n'eut

pas résisté long-tems : il falloit un certain enthousiasme qui donnât de l'énergie à l'ame & la foutint ; qui se proposât une grandeur au-dessus de l'homme , pour parvenir jusqu'où l'homme peut aller ; qui méprisât tous les plaisirs , pour mieux dédaigner les vices , qui bravât les douleurs , pour mieux s'aguérir contre la foiblesse ; qui enfin , dans des lieux où le crime étoit tout puissant par l'autorité & par l'exemple , rendit l'homme indépendant de tout , hors du devoir , & l'élevant au dessus de ce vil univers qui l'entouroit , le fit lui-même son censeur , son maître , son admirateur & son juge. Dans cette époque , le stoïcisme étoit donc nécessaire à Rome comme un puissant contre-poids à une force terrible ; & en effet il offrit chez les Romains le plus grand des contrastes , l'excès du courage à côté de l'excès de la bassesse , & la plus rigide austérité à côté de la plus deshonorante licence. Il est à remarquer que jamais le stoïcisme ne pro-

duisit de si grands effets dans la Grèce que dans Rome; c'est que peut-être, comme il a quelque chose d'exagéré, il lui faut des circonstances extraordinaires. Pour créer de grandes vertus, il faut de grands besoins & de grands maux. Le stoïcisme ressembloit à ces forces qui s'accroissent à proportion des résistances.

Plusieurs Romains célèbres nourris dans cette secte déployèrent les vertus qu'elle inspiroit: & les femmes, plus susceptibles d'habitude que de principes, & presque toujours gouvernées par les mœurs qui les frappent de plus près, imitèrent les vertus de leurs maris ou de leurs pères. Portie avoit donné l'exemple. Fille de Caton & femme de Brutus, elle s'étoit, pour ainsi dire, montée à la hauteur de leurs âmes. Dans la conspiration contre César, elle se montra digne d'être associée au secret de l'Etat. Après la bataille de Philippes, elle ne put survivre ni à la li-

berté, ni à Brutus, & mourût avec l'intrépidité féroce de Caton. Son exemple fut suivi par cette Aria, qui voyant son époux chancelant, & qui hésitoit à mourir, pour l'encourager se perça le sein, & lui remit le poignard; par sa fille, épouse de Thraséas, & la fille de Thraséas, épouse d'Helvidius Priscus, dignes toutes deux d'avoir pour maris deux grands hommes; par Pauline, femme de Sénèque, qui se fit ouvrir les veines avec lui, & forcée à vivre, pendant le peu d'années qu'elle survécut, porta sur son visage, dit Tacite, l'honorable pâleur qui attestoît qu'une partie de son sang avoit coulé avec le sang de son époux; & dans un autre genre, cette Agrippine, femme de Germanicus, altière & sensible, qui jeune encore s'ensevelit dans la retraite, & sans laisser jamais ni fléchir sa hauteur sous Tibère, ni corrompre ses mœurs par son siècle, aussi implacable envers son tyran que fidelle à son époux, passa sa vie à

pleurer l'un , & à déteſter l'autre ; & cette Eponine ſi célèbre que Veſpaſien auroit dû admirer , & qu'il fit ſi lâchement mourir. Preſque toutes ces femmes expoſées à la haine des tyrans , n'obtinrent point l'honneur des éloges publics ; mais ce qui vaut mieux , elles furent louées par Tacite. Deux lignes de Tacite ſont fort au-deſſus de tous les panégyriques d'uſage.

Je ne parlerai point de toutes les femmes célèbres de l'Empire ; mais Oppien , Hérodien , Philoſtrate & Dion en citent une d'un caractère comme d'un genre de mérite tout différent. Qu'il me ſoit permis de m'y arrêter. C'étoit l'Impératrice Julie , femme de Septime-Sévère. Née en Syrie , & fille d'un prêtre du ſoleil , on lui prédit qu'elle monteroit au rang de ſouveraine. Son caractère juſtifiera la prédiction. Sur le trône , elle aima , ou parut aimer paſſionnément les lettres.

Soit goût, soit désir de s'instruire, soit désir de célébrité, soit peut-être tout cela ensemble, elle passoit sa vie avec les philosophes. Son rang d'Impératrice n'eût peut-être pas suffi pour subjuguier ces ames fières; mais elle y joignit de plus le mérite de l'esprit & de la beauté. Ces trois genres de séduction lui rendirent moins nécessaire celle qui ne consiste que dans l'art, & qui observant les goûts & les foiblesses, gouverne les grandes ames par de petits moyens. On dit qu'elle étoit philosophe. Sa philosophie cependant n'alla point jusqu'à lui donner des mœurs. Son mari qui ne l'aimoit point, estimoit son génie, & la consultoit en tout. Elle gouverna de même sous son fils. Enfin, Impératrice & homme d'Etat, occupée tout à la fois des sciences & des affaires, & y mêlant assez publiquement les plaisirs, ayant des gens de cour pour amans, des gens de lettres pour amis, & des philosophes pour courtisans au mi-

lieu d'une société où elle régnoit & où elle s'instruifoit, elle parvint à jouer un très-grand rôle; mais comme à tant de mérite, elle ne joignit pas ceux de son sexe, on l'admira, on la blâma: elle obtint de son vivant plus d'éloges que de respects, & chez la postérité plus de renommée que d'estime.

Après elle, on trouve Julie Mammée, qui étoit de la même famille, & qui fut aussi Impératrice, ou du moins mère d'un Empereur. Son mérite fut d'avoir autant de génie que de courage, & sur-tout d'avoir élevé pour le trône son fils, le jeune Alexandre-Sévère, à peu-près comme Fénelon éleva depuis le Duc de Bourgogne. Elle le rendit à la fois vertueux & sensible.

Enfin, en suivant le cours de l'Histoire, se présente cette fameuse Zénobie, digne d'avoir eu Longin pour maître, princesse qui fut écrire comme elle fut vaincre, qui fut ensuite malheureuse avec di-

gnité, qui se consola de la perte d'un trône, par les douceurs de la retraite, & des plaisirs de la grandeur, par ceux de l'esprit.

Toutes ces femmes reçurent de grands éloges des Ecrivains de leur siècle, & ont servi depuis à grossir les catalogues de tous les panégyristes des femmes célèbres (9).

(9) Il ne nous reste aujourd'hui de ces tems-là que deux éloges d'Impératrice. L'un est le panégyrique d'Eusébie, épouse de Constance. Ce fut elle qui fut la protectrice de Julien. Elle le fit élever au rang de César; & par ce charme secret que l'esprit & la beauté ont sur les tyrans même, elle le sauva plusieurs fois des fureurs politiques d'un prince toujours prêt d'être assassin, dès qu'il craignoit. Julien qui lui devoit la vie & l'empire, composa son panégyrique. Il faut convenir que la reconnaissance ne le rendit pas éloquent.

L'autre est de Lucien. Il est en dialogue & en forme de portrait. On ne fait précisément à qui il est adressé; mais les commentateurs qui sont presque toujours dans la confidence de ces sortes de secrets, ne manquent pas d'affirmer que c'est l'éloge d'une Impératrice. Quoi qu'il en soit, on peut dire que cet éloge est l'original des quarante à cinquante mille portraits d'héroïnes ou de princesses qui depuis quatre cents ans ont été faits en France, en Italie ou en Espagne par tous les Orateurs, Historiens, Poètes ou Romanciers, & où il est d'usage & de règle que la même femme ait toutes les perfections possibles. J'ajouterai que c'est la première trace qu'on trouve chez les anciens, de cet esprit de

Nous venons de voir qu'au tems où le gouvernement de Rome changea, il étoit survenu un changement dans les mœurs; mais environ vers le troisième siècle, il se fit une révolution nouvelle, & qui porta un grand caractère.

Jusqu'alors les mœurs des femmes n'avoient été fondées que sur la morale, & ne tenoient point du tout aux idées religieuses. En quelques pays on avoit lié les mœurs à la politique; mais selon les différens plans de législation, les loix traçoient différentes lignes où commençoit & où finissoit la vertu des femmes. Les danses des jeunes Lacédémoniennes sont connues; & , selon l'expression de Montef-

galanterie si à la mode parmi nous, & qui consiste à dire aux femmes avec un esprit léger & une ame de glace, tout ce qu'on ne croit pas, & tout ce qu'on voudroit leur faire croire. Ce ton qui est né de l'impuissance d'être sensible, & du désir de le paroître, & qui joint l'exagération à la fausseté, a dû naître chez Lucien de la corruption des mœurs de l'Empire, de la légèreté naturelle aux Grecs de son tems; & de son propre caractère. L'esprit peut d'écrire, mais il n'y a que l'ame qui sache louer.

quieu , Lycurgue avoit ôté la pudeur à la chasteté même. A Rome, on avoit vu des femmes danser publiquement sur un théâtre, sans que la décence publique mit aucune espèce de voile entr'elles & les regards d'un peuple: & si Caton vint au spectacle pour en sortir, les magistrats & les Pontifes y assistèrent. Les arts qui par-tout imitoient la nature sans la voiler, aidoient encore à séduire l'imagination par les yeux. La philosophie n'avoit point de principe fixé sur les femmes. Tantôt elle combattoit en elles, & vouloit leur ôter ce sentiment si doux qui fait la défense, comme le charme de leur sexe (10). Tantôt elle vouloit que l'union la plus tendre, qui suppose toujours un contrat des cœurs qui se donnent, ne fût que le lien d'un instant, détruit par l'instant qui

(10) Ecole des Cyniques, qui regardoient la pudeur comme une convention, & se faisoient un devoir de s'en affranchir.

devoit suivre (11). La religion même n'étoit qu'une espèce de police sacrée qui avoit plutôt des cérémonies que des préceptes. On honoroit les Dieux, comme on honore parmi nous les hommes puissans; c'est-à-dire, qu'on leur offroit de l'encens, & qu'on attendoit en échange des secours. Ils étoient protecteurs & non législateurs. Le Christianisme naissant sur la terre, fut une législation. Il imposa les loix les plus sévères aux femmes & aux mœurs. Il resserra les nœuds des mariages; d'un lien politique, il fit un lien sacré, & mit les contrats des époux entre le tribunal & l'autel sous la garde de la divinité. Il ne se borna point à défendre les actions; il étendit son empire jusques sur la pensée. Par-tout il posa des barrières au-devant des sens. Il proscrivit jusqu'aux objets inanimés

(11) Système de la communauté des femmes dans un Etat.

qui pouvoient être complices d'une féduction, ou d'un désir. Enfin, troublant le crime jusques dans la solitude, il lui ordonna d'être son propre délateur, & condamna tous les coupables à rougir par l'aveu forcé de leurs foibleffes. La législation des Romains & des Grecs rapportoit tout à l'intérêt politique des sociétés. La législation nouvelle & sacrée, n'inspirant que du mépris pour cet univers, rapporta tout à l'idée d'un monde différent de celui-ci. De-là sortit l'idée d'une perfection inconnue. On vit réduire en précepte chez tout un peuple, le détachement des sens, le règne de l'ame, & je ne fais quoi de sur-naturel & de sublime qui se mêla à tout. De-là le vœu de continence, & le célibat consacré. Alors la vie fut un combat. La fainteté des mœurs étendit un voile sur la société & la nature. La beauté craignit de plaire; la force se redouta elle-même; tout apprit à se vaincre; & l'austérité de l'ame augmen-
ta

ta tous les jours par les sacrifices des sens.

Il est aisé de voir la prodigieuse révolution que cette époque dut produire dans les mœurs. Les femmes, presque toutes d'une imagination vive & d'une ame ardente, se livrèrent à des vertus qui les flattoient d'autant plus, qu'elles étoient pénibles. Il est presque égal pour le bonheur de satisfaire de grandes passions, ou de les vaincre. L'ame est heureuse par ses efforts; & pourvu qu'elle s'exerce, peu lui importe d'exercer son activité contre elle-même.

Une autre loi ordonnoit aux Chrétiens de s'aimer & de se soulager comme frères. On vit donc le sexe le plus vertueux comme le plus tendre, tournant vers la pitié, cette sensibilité que lui a donnée la nature, & dont la religion lui faisoit craindre ou l'usage, ou l'abus, consacrer ses mains à servir l'indigence. On vit la délicatesse surmonter le dégoût; &

les larmes de la beauté couler dans les asyles de la misère, pour consoler les malheureux. En même tems, les persécutions faisoient naître les périls. Pour conserver sa foi il falloit souvent supporter les fers, l'exil & la mort. Le courage devint donc nécessaire. Il y a un courage froid, qui, né de la raison, est intrépide & calme: c'est celui de la philosophie & des affaires. Il y a un courage d'imagination, qui est ardent & qui se précipite. Tel est le plus souvent le courage religieux. Celui des femmes chrétiennes fut fondé sur de plus grands motifs. On les vit s'élevant au dessus d'elles-mêmes, courir aux flammes & aux buchers, & offrir aux tourmens leurs corps foibles & délicats.

Cette révolution dans les idées en dut produire une dans les écrits. Tous ceux dont les femmes furent l'objet, devinrent austères & purs comme elles. Presque tous les docteurs de ces tems, mis à la fois par l'église au rang des orateurs &

des saints, louèrent à l'envi les femmes chrétiennes: mais celui de tous qui en parle avec plus d'éloquence, comme avec plus de zèle, est ce Saint Jérôme, qui né avec une ame de feu, passa quatre-vingt ans à écrire, à se combattre & à se vaincre; dont les mœurs furent probablement plus austères que les penchants; qui dans Rome eut pour disciples un grand nombre de femmes illustres; qui entouré de la beauté, échappa aux foibles sans pouvoir échapper à la calomnie; & qui fuyant enfin le monde, les femmes & lui-même, se retira dans la Palestine, où tout ce qu'il avoit quitté, le poursuivoit encore, tourmenté sous la haire, & dans le calme des déserts entendant retentir à ses oreilles le tumulte de Rome. Tel fut dans le quatrième siècle le plus éloquent panégyriste des femmes chrétiennes. Cet écrivain ardent & sacré, & d'un génie impétueux & sombre, adoucit en mille endroits son style pour louer les Marcel-

les, les Pauline, les Eustochium, & un grand nombre d'autres femmes romaines, qui au capitolé avoient embrassé l'austérité chrétienne, & apprenoient dans Rome la langue des Hébreux pour entendre & connoître les livres de Moïse.

A la chute de l'Empire, & quand cette foule de barbares qui l'inondèrent, se divisèrent ou s'unirent pour partager ses débris, le Christianisme, pour adoucir des mœurs sauvages, passa des vaincus aux vainqueurs, & fut presque par-tout porté par des femmes. On a remarqué que les femmes de tout tems ont eu plus que les hommes ce zèle ardent de religion qui cherche à convertir; soit que par leur foiblesse même elles tiennent davantage à des opinions sacrées, qui pour l'ame sont un appui de plus; soit que leur imagination plus vive s'enflamme plus fortement sur des objets qui sont hors de la nature, & quelquefois hors des bornes ordinaires de la raison;

soit que la persuasion religieuse chez les hommes soit plus liée à la réflexion, & chez les femmes au sentiment : & l'un, comme on fait, a bien plus d'activité que l'autre ; soit qu'elles regardent la religion qui égale tout, comme une défense pour elles, & un contre-poids à la foiblesse contre la force ; soit peut-être enfin que leur désir naturel de subjurer s'étende à tout ? & que pour se rendre compte de leur pouvoir, elles soient jalouses d'exercer leur ascendant sur ce qu'il y a même de plus libre, sur les opinions & sur les ames. Quoi qu'il en soit, ce furent des femmes qui faisant servir à leur religion les charmes de leur sexe, placées sur des trônes & attirant au Christianisme leurs époux, rendirent une grande partie de l'Europe chrétienne. C'est ainsi que la France, l'Angleterre, une partie de l'Allemagne, la Bavière, la Hongrie, la Bohême, la Lithuanie, la Pologne, la Russie, & pendant quelque tems la Perse re-

çurent l'Évangile. Ainsi la Lombardie & l'Espagne renoncèrent aux opinions d'Arius. On voit que dans ces siècles le zèle religieux des femmes, influa sur une partie du monde. Je ne rapporterai point ici les noms de ces Princesses, inscrits dans des annales barbares, & répétés depuis par un grand nombre de panégyristes. Il me suffit de remarquer quel fut le genre de mérite qui les distingua, & sur quoi roulent les éloges qu'elles ont reçus dans leur siècle & chez la postérité.

Arrêtons-nous un moment sur cette époque de l'invasion des barbares, & voyons les changemens qui en résultèrent pour les mœurs. Jamais peut-être il n'y eut de révolution plus singulière. Ce furent des sauvages qui portèrent avec les embrasemens & les ruines, l'esprit de galanterie qui regne encore aujourd'hui en Europe: & le système qui nous a fait un principe d'honneur de regarder les femmes comme souveraines, système qui a eu

tant d'influence, nous est venu des bords de la mer baltique & des forêts du nord (12).

On voit en général par l'histoire que tous les peuples septentrionaux avoient le plus grand respect pour les femmes. Partagés entre la chasse & la guerre, ils ne daignoient adoucir leur férocité que pour l'amour. Leurs forêts furent le berceau de la chevalerie. Les femmes y étoient le prix de la valeur. Un guerrier pour se rendre digne de sa maitresse, alloit chercher au loin la gloire & les combats. Les rivalités produisoient des défis. Les combats singuliers ordonnés par l'amour ensanglantoient souvent les forêts & les bords des lacs; & le droit de l'épée décidait des mariages, comme des procès.

Qu'on ne s'étonne pas de ces mœurs. Chez les hommes peu civilisés, mais déjà rassemblés en grands corps de peuples, les

(12) C'est ce système qui a formé en partie nos manières, nos mœurs, nos sociétés, & qui parmi nous a le plus influé sur les écrits & sur les langues.

femmes ont naturellement & doivent avoir le plus grand empire. Elles y régneront par la force même de ceux à qui elles commandent. Déjà la société est assez établie pour qu'il y ait en amour des idées de préférence : elle ne l'est point assez pour que les sens soient affoiblis, & l'imagination usée par l'habitude. Des ames fortes & sauvages ignorant tous ces plaisirs de convention créés par une société polie, sentent plus vivement les plaisirs qui naissent de la nature, & des vrais rapports de l'homme. Il se mêloit même à ces sentimens quelque chose de religieux. Plusieurs de ces peuples errans dans leurs forêts s'imaginoient que les femmes vivoient dans l'avenir, & qu'elles avoient je ne sçais quoi de sacré & de divin. Peut-être cette idée n'étoit-elle que l'effet de l'habileté ordinaire aux femmes, & de l'avantage que leur finesse naturelle devoit leur donner sur des guerriers féroces & simples ; peut-être aussi des barbares étonnés de

l'empire que la beauté a sur la force , étoient-ils tentés d'attribuer à quelque chose de surnaturel , un charme qu'ils ne pouvoient comprendre (13).

Ces peuples en inondant l'Europe , portèrent leurs opinions avec leurs armes. Bientôt il dut se faire une révolution dans la manière de vivre. Les climats du nord exigent bien moins de réserve entre les sexes. Pendant des invasions qui durèrent trois ou quatre cents ans , on s'accoutuma à voir les femmes mêlées aux guerriers ; & cette modestie douce & timide qui faisoit presque une loi à la beauté , de se dérober à tous les yeux ,

(13) Cette idée que la divinité se communique plus aisément aux femmes , a été très-répandue sur la terre. Les Germains , les Bretons , & tous les peuples scandinaves , l'ont eue. Chez les Grecs c'étoient des femmes qui rendoient les oracles. On connoit le respect des Romains pour les Sybilles. On connoit les Pythonisses des Hébreux. Les prédictions des femmes égyptiennes avoient beaucoup de crédit à Rome sous les Empereurs. Enfin chez la plupart des sauvages tout ce qui a , ou paroît avoir quelque chose de surnaturel , les cérémonies religieuses , la médecine & la magie , sont entre les mains des femmes.

cessa d'être regardée comme un devoir.

Chez les anciens la retraite des femmes fit long-tems partie de la constitution , parce que le gouvernement & les loix y étoient appuyés sur les mœurs. Dans l'Europe moderne , les barbares n'ayant fondé partout que des monarchies militaires, durent peu s'occuper des mœurs ; tout étoit fondé sur la force. Le mélange des conquérans avec un peuple corrompu & qui avoit tous les vices de sa prospérité ancienne & de son malheur présent , ne dut pas contribuer encore à leur donner des idées austères. On vit donc les peuples du nord , dans des climats plus doux , unir les vices des Romains , à la fierté guerrière des barbares. Le Christianisme leur donna des loix ; mais en modifiant leur caractère , il ne le changea point. Il se mêla aux coutumes , & laissa subsister l'esprit général. Ainsi se jetterent peu-à-peu les fondemens des mœurs nouvelles , qui dans

l'Europe moderne rapprochèrent les deux sexes , donnèrent aux femmes une espèce d'empire & associèrent par-tout l'amour au courage.

Une chose à observer , c'est qu'à-peu-près dans le même tems , il s'éleva une religion & un peuple qui établit & consacra pour toujours dans l'Orient l'esclavage domestique des femmes. Ainsi la même époque qui commença leur empire en Europe , les destina à être pour jamais esclaves en Asie. Leur servitude s'étendit par les armes des conquérans arabes , comme la galanterie du nord s'étoit étendue par les conquêtes des barbares.

Déjà on voit naître & se préparer d'avance en Europe le régime de la Chevalerie. Cette institution politique & militaire fut amenée par le cours des événemens , & par la pente naturelle des esprits & des ames. Sa véritable époque commence au dixième siècle. L'Europe ébranlée par la chute de l'Empire n'avoit

point encore pris de consistance. Depuis cinq cents ans , rien n'étoit fixe ; rien pour ainsi dire , n'étoit fondu ensemble. Du mélange du christianisme avec les anciens usages des barbares , naissoit un choc presque continuel dans les mœurs ; du mélange des droits du Sacerdoce & de ceux de l'Empire , un choc dans la politique & dans les loix ; du mélange des droits des souverains & de ceux de la noblesse , un choc dans le gouvernement ; du mélange des Arabes & des Chrétiens en Europe , un choc dans les religions. De tant de contrastes fortoient la confusion & l'anarchie. Le christianisme qui n'étoit plus dans son tems de ferveur , semblable à un ressort à moitié détendu , assez fort contre les passions froides , déjà ne l'étoit plus assez pour réprimer les passions violentes. Il faisoit naître le remord , mais ne prévenoit pas le crime. On faisoit des pèlerinages , & on pilloit ; on massacroit , & ensuite on faisoit pénitence. Le

brigandage & la débauche se mêloient à la superstition. C'est dans ces tems que des nobles oisifs & guerriers, ayant un sentiment d'équité naturelle & d'inquiétude, de religion & d'héroïsme, s'associèrent pour faire ensemble ce que la force publique ne faisoit pas, ou faisoit mal. Leur objet fut de combattre les Maures en Espagne, les Sarrazins en Orient, les tyrans des donjons & des châteaux en Allemagne & en France, d'assurer le repos des voyageurs, comme faisoient autrefois les Hercule & les Thésée, & sur-tout de défendre l'honneur & les droits du sexe le plus foible, contre le sexe impérieux, qui souvent opprime & outrage l'autre.

Bientôt l'esprit d'une galanterie noble se mêla à cette institution. Chaque chevalier en se vouant aux périls, se soumit aux loix d'une souveraine. C'étoit pour elle qu'il attaquoit, qu'il défendoit, qu'il forçoit des châteaux ou des villes; c'étoit pour l'honneur qu'il versoit son



sang. L'Europe entière devint une lice immense, où des guerriers ornés des rubans & des chiffres de leurs maitresses, combattoient en champ-clos pour mériter de plaire à la beauté. Alors la fidélité se mêloit au courage; l'amour étoit inséparable de l'honneur. Les femmes fières de leur empire, & le tenant des mains de la vertu, s'honoroiéent des grandes actions de leurs amans, & partageoiéent les passions nobles qu'elles inspiroient. Un choix honteux les eût flétries. Le sentiment ne se présentoit qu'avec la gloire; & par-tout les mœurs respiroient je ne sçais quoi de fier, d'héroïque & de tendre. Jamais peut-être la beauté n'exerça un empire si puissant & si doux. Delà ces passions si longues que notre légèreté, nos mœurs, nos petites foiblesses, notre fureur de courir sans cesse après des espérances & des desirs, notre ennui qui nous tourmente & qui se fatigue à chercher de l'agitation sans plaisir & du mou-

vement fans but , ont peine à concevoir , & tournent tous les jours en ridicule sur nos théâtres , dans nos conversations & dans nos livres : mais il n'en est pas moins vrai que ces passions nourries par les années , & irritées par les obstacles , où le respect éloignoit l'espérance , où l'amour vivant de sacrifices s'immoloit fans cesse à l'honneur , renforçoient dans les deux sexes les caractères & les ames ; donnoient plus d'énergie à l'un , plus d'élévation à l'autre ; changoient les hommes en héros , & inspiroient aux femmes une fierté qui ne nuit point à la vertu.

Tel fut l'esprit de chevalerie. On sçait qu'il donna naissance à une multitude innombrable d'ouvrages en l'honneur & à l'éloge des femmes. Les vers des Troubadours , le sonnet italien , la romance plaintive , les poèmes de chevalerie , les romans espagnols & françois furent autant de monuments de ce genre , élevés dans des tems d'une barbarie noble , &

d'un héroïsme mêlé de bifarrerie & de grandeur. Dans les cours, dans les lices, au combat, aux tournois, tout se rapportoit aux femmes; & il en étoit de même dans les écrits. On n'écrivoit, on ne pensoit que pour elles. Souvent le même homme étoit poète & guerrier; tour-à-tour il chantoit sur sa lire, & combattoit avec sa lance pour la beauté qu'il adoroit (14).

(14) Tous ces ouvrages alors célèbres, ne sont plus que l'objet d'une vaine curiosité; ils ressemblent aux ruines des palais gothiques. Presque tous d'ailleurs avoient le même fond, & contenoient les mêmes éloges. Toutes les femmes étoient des prodiges de beauté, comme de vertu. Cependant la différence dans les nations en mettoit dans les tableaux. Ainsi les ouvrages françois avoient plus de naïveté, les italiens plus de recherche, les espagnols plus d'imagination; & cela devoit être. Le caractère naïf des premiers tenoit à la franchise militaire d'un peuple plus accoutumé à combattre qu'à penser; la finesse des Italiens, à des esprits plus exercés, par le commerce des étrangers, par le mélange des mœurs, par la foule des petits intérêts politiques; enfin la pompe & l'imagination espagnole tenoit à une fierté antique, à des têtes exaltées par la chaleur du climat, sur-tout au long mélange avec les Maures & les Arabes, qui durent influer prodigieusement sur les mœurs, sur la langue, & par la manière de peindre les objets, sur la manière de les voir: car si le génie des peuples forme le langage, le caractère du langage influe à son tour sur le génie.

Les tems & les mœurs de la Chevalerie en mettant à la mode les grandes entreprises, les aventures & je ne fçais quel excès d'héroïsme, inspirèrent le même goût aux femmes. Toujours les deux sexes se suivent de loin en s'imitant, & ils s'élevent, se renforcent, se corrompent ou s'amolissent ensemble. On vit donc alors les femmes dans les armées & sous les tentes. Elles quittoient les inclinations douces & tendres de leur sexe, pour le courage & les occupations du nôtre. On en vit dans les croisades, animées du double enthousiasme de la religion & de la valeur, gagner des indulgences sur les champs de batailles, & mourir les armes à la main, à côté de leurs amans ou de leurs époux. En Europe des femmes attaquèrent & défendirent des places; des Princesses commandèrent leurs armées, & remportèrent des victoires. Telle fut la célèbre Jeanne de Montfort, disputant son duché de Bretagne, & com-

battant elle-même. Telle fut encore cette Marguerite d'Anjou (15) active & intrépide, général & soldat, dont le génie foutint long-temps un mari foible, qui le fit vaincre, le remplaça sur le trône, brifa deux fois ses fers, & opprimée par la fortune & des rebelles, ne céda qu'après avoir livré en personne douze batailles.

Cet esprit militaire parmi les femmes, conforme à des temps de barbarie, où tout est impétueux, parce que rien n'est réglé, & où tous les excès sont des excès de force, dura en Europe plus de quatre cents ans, se montrant de distance en distance, & toujours dans de grandes secousses, ou dans des momens d'orages. Mais il y eut un temps & des pays où cet esprit se signala sur-tout; ce fut aux quinzième & seizième siècles, époque des invasions des Turcs en Hongrie & dans les îles de l'Archipel & de la Méditerranée.

(15) Reine d'Angleterre, & femme de Henri VI.

née. Tout se réunissoit pour inspirer aux femmes de ces pays un grand courage; d'abord l'esprit général des siècles précédents; la terreur même qu'inspiroient les Turcs; l'effroi beaucoup plus vif pour tout ce qui est inconnu; la différence des habillemens, qui agit plus qu'on ne croit sur l'imagination du peuple; la différence des religions, d'où naissoit une espèce d'horreur mise au nombre des devoirs; enfin la prodigieuse différence des mœurs, & sur-tout l'esclavage des femmes, qui en Orient regardé comme une simple institution politique & civile, ne présentoit aux femmes de l'Europe qui en étoient menacées, que des idées odieuses de servitude & de maître, l'honneur gémissant, la beauté soumise à des barbares, & la double tyrannie de l'amour & de l'orgueil. De tous ces sentimens devoit naître dans les femmes un courage intrépide pour se défendre, & quelquefois même un courage de désespoir. Ce courage étoit aug-

menté par l'idée de la religion si puissante, & qui offre toujours des espérances éternelles pour des sacrifices d'un moment.

Il ne faut donc pas s'étonner si de très-belles femmes de l'isle de Chipre, étant menées prisonnières à Sélim, pour être enfermées au sérail, l'une d'elles préférant la mort, conçut le projet de mettre le feu aux poudres, & après l'avoir communiqué aux autres, l'exécuta; si l'année suivante, une ville de Chipre étant assiégée par les Turcs, les femmes coururent en foule se mêler aux soldats, & combattant sur la brèche, contribuèrent à sauver leur patrie; si sous Mahomet II, une fille de l'isle de Lemnos, armée du bouclier & de l'épée de son père qui étoit mort en combattant, arrêta les Turcs, qui déjà forçoient une porte, & les chassa jusques sur le rivage; si en Hongrie les femmes se signalèrent dans un grand nombre de sièges & de batailles contre

les Turcs (16) ; si enfin dans les deux sièges célèbres, & de Rhodes & de Malthe, les femmes secondant par-tout le zèle des chevaliers, montrèrent par-tout la plus grande force, non-seulement cette force d'impétuosité & d'un moment qui affronte la mort ; mais le courage lent & pénible, qui supporte les travaux & les fatigues de tous les instans.

Cette époque & ces exemples de courage multipliés chez les femmes méritent attention : mais à ne considérer que les révolutions de l'histoire, c'est un spectacle singulier de voir dans presque toutes les isles de l'Archipel, les descendantes de ces Grecs si fameux, par une révolution de quinze siècles devenues chrétiennes & sujettes de la république de Venise, combattre dans leur isle & sur les bords de la mer, pour repousser des con-

(16) On cite une femme de Transilvanie, qui dans différents combats avoit tué de sa main dix Janissaires.

quérans tartares qui apportoient dans le pays d'Homère & de Platon , la religion d'un prophète arabe. Les femmes hongroises aux prises avec ces mêmes Tartares ne présentent pas un spectacle moins singulier. On ne peut douter que ce ne fut le double sentiment de la religion & de l'honneur qui leur éleva ainsi le courage : car ce sont les deux ressorts , qui dans tous les temps ont produit les actions les plus extraordinaires chez les femmes.

Tandis qu'elles combattoient ainsi dans la Grèce , dans la Hongrie & dans les isles de la Méditerranée , il se faisoit une autre révolution en Italie ; les lettres & les arts renaissoient. Cette époque apporta un nouveau changement dans les idées & les travaux des femmes célèbres. Une impulsion générale donnée aux esprits tournoit tout le monde du côté des langues. Il y a un temps où on prend les signes des idées pour les idées mêmes. On croit

s'instruire en apprenant des mots, comme certains politiques ont cru s'enrichir en exploitant des mines. Les langues d'ailleurs étoient des espèces d'énigmes qui voiloient des connoissances. Avant de penser, on veut sçavoir l'histoire des pensées des autres. Peut-être même cette marche est-elle nécessaire. Dans l'enfance de l'âge les sens ramassent des matériaux pour la pensée : dans l'enfance des lettres l'esprit recueille d'abord pour combiner ensuite. Par-tout c'est la mémoire qui donne de l'activité à l'imagination.

Comme les mots mènent aux idées, la philosophie ancienne dut renaître avec les langues. Ceux qui avoient l'esprit plus austère & l'ame moins sensible, ceux qui croyoient que la raison froide ressembloit plus à la raison, ceux qui attachoient plus de prix à une certaine logique qui enchaîne, à la subtilité qui divise, à je ne sçais qu'elle obscurité vague qui exerce l'esprit, & laisse le mérite de choisir

soi-même & de se fixer ses idées, préférèrent la philosophie d'Aristote : mais les gens à imagination & à enthousiasme, ceux qui pardonnoient des erreurs pour l'éloquence, ceux qui préféroient une métaphysique spirituelle & sublime à une dialectique sèche, & des illusions touchantes à des erreurs raisonnées, ceux enfin qui avoient des ames sur lesquelles des idées même chimériques de perfection, d'ordre & de beauté, faisoient à la fois une impression douce & profonde, ne manquèrent pas de préférer la philosophie de Platon. L'aristotélisme occupa donc les universités & les cloîtres ; le platonisme les poètes, les amans, les philosophes sensibles, & les femmes.

La théologie ou l'art d'appliquer des raisonnemens humains à des choses célestes, étoit un autre genre de connoissances qui occupoit & qui exerçoit alors. Elle étoit à la mode, & elle devoit l'être. C'étoit un arsenal pour les guerres de re-

ligion , un appui pour la Cour de Rome , une route sûre pour parvenir aux honneurs. On mettoit donc un grand prix à cette science ; & les descendants des anciens Romains se rendoient célèbres par des études sacrées , dans des pays où leurs ancêtres s'étoient rendus célèbres par des victoires.

Après des temps de conspirations , de tyrannies & de petites guerres , on doit mettre un grand prix aux loix. La jurisprudence étoit donc cultivée. On n'en sçavoit pas encore assez pour être législateur ; mais on étudioit , on commentoit , on expliquoit , on défiguroit les loix romaines.

La chevalerie commençoit à s'éteindre dans l'Europe , mais elle avoit laissé une teinte de galanterie romanesque dans les mœurs , qui de-là passoit aux ouvrages d'imagination. On faisoit donc beaucoup de vers qui exprimoient des passions vraies ou feintes , mais toujours respectueuses

& tendres. Et comme en France où des nobles oisifs passioient leur vie à combattre, on peignoit presque toujours l'amour sous l'idée de conquête; en Italie où dominoient des idées d'un autre genre, on faisoit sans cesse de l'amour une adoration, ou un culte.

Ce mélange de galanterie & de religion, de platonisme & de poésie, de l'étude des langues & de celle des loix, de la philosophie ancienne & de la théologie moderne, fut en Italie le caractère général de tous les hommes illustres de ce tems. On remarque le même caractère dans les femmes qui se distinguèrent alors. Jamais il n'y en eut tant de célèbres pour les connoissances. Peut-être qu'au sortir des tems de la chevalerie, où plusieurs femmes avoient disputé aux hommes le mérite de la valeur, elles voulurent, pour assurer en tout l'égalité de leur sexe, prouver qu'elles avoient autant d'esprit que de courage, & assujettir encore par les talens ceux

qu'elles dominoient par la beauté (17).

Ce qui doit le plus frapper dans cette époque, c'est l'esprit général. On voit des femmes prêcher & se mêler de con-

(17) Dès le treizième siècle, on avoit vu la fille d'un gentilhomme bolonnois se livrer à l'étude de la langue latine & des loix. A vingt-trois ans elle avoit prononcé dans la grande église de Bologne une oraison funèbre en latin; & l'Orateur, pour être admiré, n'eut besoin ni de sa jeunesse, ni des charmes de son sexe. A vingt-six ans elle prit les degrés de Docteur, & se mit à lire publiquement chez elle les instituts de Justinien. A trente sa grande réputation lui fit donner une chaire où elle enseigna le droit avec un prodigieux concours de toutes les nations. Elle joignoit les agrémens d'une femme à toutes les connoissances d'un homme, & avoit le mérite en parlant de faire oublier jusqu'à sa beauté.

Au quatorzième siècle le même exemple se renouvella dans la même ville.

Au quinzième, même prodige pour la troisième fois.

Enfin il n'est pas inutile de remarquer qu'aujourd'hui, dans cette même ville de Bologne, il y a encore une chaire de physique remplie avec distinction par une femme.

A Venise on distingue dans le cours du seizième siècle deux femmes célèbres; l'une (Modesta di Pozzo di Zorzi) qui composa avec succès un grand nombre d'ouvrages en vers, sérieux, plaisans, héroïques ou tendres, & quelques pastorales qui furent jouées; l'autre (Cassandre Fidèle) qui fut au nombre des femmes les plus savantes d'Italie, qui écrivoit également bien dans les trois langues d'Homère, de Virgile, ou du Dante, & en vers comme en prose, qui possédoit toute la philosophie de son siècle & des siècles précédens, qui embélessoit de ses grâces la

troverse; des femmes soutenir publiquement des thèses; des femmes remplir des chaires de philosophie & de droit; des

théologie même, qui soutint des thèses avec éclat, donna plusieurs fois à Padoue des leçons publiques, joignit à ses connoissances sérieuses les talents agréables & surtout celui de la musique, & releva encore ses talents par ses mœurs. Aussi reçut-elle l'hommage des Souverains Pontifes & des Rois; & pour être singulière en tout, elle vécut plus d'un siècle.

A Milan on trouve une demoiselle de l'illustre maison de Trivnlce, qui, jeune encore, prononça dans l'ancienne langue des Romains un grand nombre de discours éloquents devant des Papes & des Princes.

A Vérone, une Hotta Nogarolla dans le quinzième siècle, qui se fit de même la plus grande réputation par son éloquence, que tous les Souverains étoient curieux d'entendre, & les hommes célèbres de voir.

A Florence une religieuse de la maison de Strozzi, qui charmoit l'ennui & l'oïveté du cloître par le goût des lettres; & de sa solitude fut connue en Italie, en Allemagne & en France.

A Naples une Sarrochia qui composa un poëme fameux sur Scanderberg, & fut de son vivant comparée au Boyardo & au Tassé.

A Rome cette Victoire Colonne, marquise de Pefcaire, qui aima passionnément les lettres & y réussit, pleura très-jeune encore un époux qui étoit un grand homme de guerre, & passa le reste de sa vie entre l'étude & la douleur: célébrant par les poésies les plus tendres le héros qu'elle avoit aimé.

Suivez dans le même siècle les femmes illustres de toutes les nations; vous trouverez par-tout le même caractère & les mêmes genres d'études.

Vous verrez en Espagne une Isabelle de Roséres, prêcher dans la grande église de Barcelone, venir à Rome sous Paul III, y convertir des Juifs par

femmes haranguer en latin devant des Papes; des femmes écrire en grec & étudier l'hébreu; de religieuses, poètes; des fem-

son éloquence, & commenter avec éclat Jean Scot, devant des Cardinaux & des Evêques.

Une Isabelle de Cordoue qui sçavoit le latin, le grec & l'hébreu, & qui avec de la beauté, un nom & des richesses, eut encore la fantaisie d'être Docteur, & prit des degrés en théologie.

Une Catherine Ribéra dans le même siècle, qui composa des poésies espagnoles, moitié dévotes & moitié tendres.

Une Aloyfia Sigéa de Toléde, plus célèbre que les trois autres, qui, outre le latin & le grec, avoit appris l'hébreu, l'arabe & le syriaque écrivit une lettre en ces cinq langues au Pape Paul III, fut ensuite appellée à la Cour de Portugal, y composa plusieurs ouvrages, & mourut jeune.

En France vous verrez un très-grand nombre de femmes, qui dans le même siècle eurent le même genre de mérite, & sur-tout une Duchesse de Retz, qui sous Charles IX fut célèbre même en Italie, & qui étonna les Polonois lorsqu'ils vinrent demander le Duc d'Anjou pour leur Roi, surpris de trouver à la Cour une jeune femme si instruite, & qui parloit les langues anciennes avec autant de pureté que de grace.

Vous trouverez en Angleterre les trois sœurs Seymour, nièces d'une Reine & filles d'un Protecteur, toutes trois célèbres par leur science & par de très-beaux vers latins, qui selon l'esprit du tems furent traduits dans toute l'Europe.

Jeanne Gray, qui ne fut Reine que pour monter sur l'échaffaut, & qui avant de mourir lisoit en grec le fameux dialogue de Platon sur l'immortalité.

Marie Stuart, la plus belle femme de son siècle, & une des plus instruites qui écrivoit & parloit six langues, faisoit très-bien des vers dans la nôtre, & très-jeune prononça à la Cour de France un discours

mes du grand monde, théologiennes; & ce qui arriva plus d'une fois, de jeunes filles qui avoient étudié l'éloquence, & qui avec le visage le plus doux, & la voix du monde la plus touchante, s'en alloient pathétiquement exhorter le St. Père & les Rois à déclarer la guerre aux Turcs. L'esprit religieux qui anima les femmes de tout tems, se montre encore ici, mais il a changé de forme. Il a fait tour-à-tour

latin, où elle prouva que l'étude des lettres fié bien aux femmes.

Enfin la fille aînée du fameux Chancelier d'Angleterre Thomas Morus, dont les connoissances furent presque éclipsées par les vertus, & qui après avoir rendu à son père dans sa prison les soins les plus tendres, l'avoit consolé dans les fers, avoir acheté très-cher le droit de lui rendre quelques honneurs funèbres, avoir racheté à prix d'or sa tête des mains du bourreau, accusée elle-même & trainée dans les fers pour deux crimes, dont l'un étoit de garder comme une relique la tête de son père, & l'autre de conferver ses livres & ses ouvrages, parut avec intrépidité devant ses juges, se justifia avec cette éloquence que donne la vertu malheureuse, imprima l'admiration comme le respect, & passa le reste de sa vie dans la retraite, la douleur & l'étude.

Tel est le tableau du plus petit nombre de femmes, qui dans cette époque se signalèrent chez presque toutes les nations. Il y en eut un nombre bien plus grand, sur-tout en Italie, mais nous n'avons indiqué que les plus célèbres.

les femmes martyrs, apôtres, guerrières, & à fini par les rendre théologiennes & sçavantes. On voit encore le prix incroyable qu'on mettoit à l'étude des langues. Chez les particuliers, dans les cloîtres, dans les cours, & jusques sur les trônes, par-tout le même esprit régnoit. C'étoit peu pour une femme de lire Virgile ou Cicéron. La bouche d'une jeune Italienne, d'une Espagnole, ou d'une Angloise paroïssoit s'embellir quand elle répétoit des sons hébreux, où prononçoit un vers d'Homère. La poésie si chère à l'imagination & aux ames sensibles, étoit embrassée avec transport par les femmes. C'étoit une espèce de jeu piquant & nouveau qui pouvoit flatter l'amour propre & amuser l'esprit. Peut-être même le vuide qu'elles éprouvoient malgré elles & sans s'en douter, dans une philosophie barbare, dans une théologie abstraite, & dans une vaine étude de dialectes & de sons, leur faisoit trouver plus de charmes dans un art, qui

occupe sans cesse l'imagination par des tableaux, & l'ame par des sentimens.

Enfin plusieurs d'entr'elles, voulurent réunir presque tous les genres de connoissances; & quelques-unes y réussirent. Ce qu'on a appellé depuis la société, étoit alors beaucoup moins connu. Le désœuyrement & le luxe n'avoient pas sans doute inventé l'art de rester six heures devant une glace, pour créer des modes. On faisoit quelque chose du tems. De-là cette multitude de connoissances acquises par les femmes. Observons que l'ambition de tout embrasser, convenoit sur-tout à la renaissance des lettres. Dans la nouveauté tout le monde s'exagère ses forces. Ce n'est qu'en les mesurant qu'on apprend à les connoître. Les desirs même alors étoient plus aisés à satisfaire. Il s'agissoit plus de sçavoir que de penser; & l'esprit beaucoup plus actif qu'étendu, ne pouvant encore avoir le secret des sciences & de leur profondeur, devoit naturellement les regarder

regarder

regarder comme un dépôt contenu dans les livres, dont la mémoire pouvoit s'emparer.

Si dans cette époque les femmes vouloient dérober toutes les connoissances des hommes, les hommes de tous côtés s'empressoient par des panégyriques à rendre des hommages aux femmes. C'étoit la fuite de l'esprit général qui portoit la galanterie dans les lettres, comme il l'avoit porté dans les armes. L'Italie sur-tout fut inondée de ces fortes d'ouvrages. Le premier qui donna l'exemple fut Bocace. On fait qu'il aima passionnément les femmes & en fut aimé. Il composa en leur honneur un ouvrage latin, *des femmes illustres*. Il y parcourt la fable, l'histoire grecque, l'histoire romaine, l'histoire sacrée, met ensemble Cléopatre & Lucrece, Flora & Portie, Sémiramis & Sapho, Athalie & Didon. Bocace entreprend sur-tout de réhabiliter l'honneur de Didon contre Virgile. Le panégyriste prouve contre le

poète, que jamais la veuve de Siché ne lui fut infidèle. Il est plaifant de voir ensuite Bocace faire une fortie éloquente & vigoureuse contre les veuves chrétiennes qui se remarient; l'auteur du Décaméron citer St. Paul, & le commenter à une jeune veuve qui s'excuse sur son âge de ce qu'elle n'imite pas Didon. Ce morceau qui est plaifant est d'une éloquence sérieuse: &, ce qu'on ne croiroit pas, la morale de Bocace est austère.

Après lui plus de vingt écrivains publièrent successivement des éloges de femmes célèbres de toutes les nations (18). Par-

(18) Joseph Bétussi traduisit en italien l'ouvrage latin de Bocace sur les femmes, & dans l'ardeur de son zèle l'enrichit de cinquante articles nouveaux.

François Serdonati ne trouva point encore l'ouvrage complet; il ramassa dans toutes les histoires profanes ou saintes, barbares ou non barbares, tous les noms de femmes connues qui restoient encore, & grossit le recueil de cent vingt éloges.

Ce n'est pas tout. Un Philippe de Bergame, Augustin, mort en 1518, avoit publié dans le quinzième siècle un volume latin de femmes illustres.

Dans le seizième siècle, autre ouvrage sur les femmes célèbres, de Jules César Capacio, secrétaire de la ville de Naples.

mi nous Brantome publia un volume des vies des dames illustres; mais je remarque que Brantome en chevalier françois & en homme de cour, ne parle que de reines & de princesses. C'est-là qu'on trouve l'éloge de Catherine de Médicis & de la fameuse Jeanne de Naples. Dans son style diffus, simple & naïf, Brantome justifie ces deux reines. Il nous apprend que la seconde fut sans foiblesses, & la première sans crimes. Il absout l'une de ses amans & du meurtre de son époux: il

Un autre de Charles Pinto, en latin & en vers.

Un autre de Ludovico Domenichi.

Un autre de Jacques-Philippe Thomassini, évêque dans l'état de Venise.

Un autre de Bernardin Scardéoni, chanoine de Padoue, & sur les femmes illustres de Padoue.

Un autre de François-Augustin della Chiesa, évêque de Saluces, sur les femmes célèbres dans la littérature.

Un autre de Louis-Jacob de St. Charles, religieux Carme, sur les femmes illustres par des ouvrages.

Un autre dans les Pays-Bas d'un Alexandre Vandebusch, sur les femmes savantes.

Un autre d'un Simon-Martin, Minime en France, sur les femmes illustres de l'ancien Testament.

Un autre du fameux père le Moine, sous le titre de Galerie des femmes fortes.

Je fais grace de beaucoup d'autres que je pourrois nommer.

abfout l'autre des guerres civiles & de la St. Barthélemi.

Après Brantome un Hilarion de Coste, Minime, publia deux volumes in-quarto de huit cents pages chacun, contenant les éloges de toutes les femmes du quinzième ou seizième siècle, distinguées par la valeur, les talens ou les vertus. Mais en bon religieux il ne s'est permis de louer que des femmes catholiques. Ainsi par exemple il s'est bien donné de garde de dire un mot de la reine Elifabeth; mais aussi il fait un long & magnifique éloge de la reine Marie d'Angleterre, qui commença par faire assassiner sur l'échafaut Jeanne Gray, âgée de dix-sept ans, appelée à la couronne par le testament du dernier roi; & qui ensuite dans l'espace de cinq années qu'elle régna, fit expirer dans les flammes pour cause de religion, six à sept cents personnes de tout rang & de tout âge. Les éloges de ce moine panégyriste montent à plus de 170: mais tout cé-

de à l'Italien Pierre-Paul de Ribéra, qui publia dans sa langue, un ouvrage intitulé, *les triomphes immortels & entreprises héroïques de huit cent quarante cinq femmes*. Il feroit difficile sans doute d'avoir une collection plus complete.

Outre ces gros recueils d'éloges en l'honneur des femmes célèbres, il y eut un grand nombre d'écrivains, sur-tout en Italie, qui adressèrent des panégyriques particuliers à des femmes. Jamais peut-être on ne vit à la fois tant de princesses éclairées que dans cette partie de l'Europe. Les Cours de Naples, de Milan, de Mantoue, de Parme, de Florence, &c. formoient autant d'écoles de goût, entre lesquelles régnoit une émulation de talens & de gloire. Les hommes s'y distinguoient par les armes, ou par l'intrigue; les femmes par les connoissances & par les graces. Il y avoit peu de ces petites Cours, où il n'y eut quelqu'homme de lettres de la plus grande réputation. Dans un pays

qui ne forme qu'un grand Etat, il y a peu de talens, parce qu'il n'y a qu'une capitale, qu'une Cour, & qu'un centre de lumières. Les provinces éloignées n'ont ni la même activité, ni le même goût. Dans un pays comme l'Italie, partagé en une foule d'Etats, & où presque chaque ville formoit une capitale, l'esprit naissoit & se développoit par-tout. C'est sûrement une des causes de la grande supériorité des Italiens. Ce qui faisoit leur malheur en politique faisoit leur gloire pour les talens. Tous ces hommes ou de génie ou d'esprit s'attachoient aux femmes célèbres, l'ornement de ces Cours. Il y en eut parmi eux qui estimant la condition par les ames, & croyant que le génie égale tout, osèrent avoir de très-vives passions pour de grandes princesses (19); mais d'autres qui avoient de l'imagination au lieu d'amour, substituoient aux passions la galanterie de

(19) Bocace à la Cour de Naples, & le Tasse à la Cour de Ferrare.

l'esprit, & y mêlant les idées platoniciennes qui régnoient alors, composoient pour ces princesses, en style métaphysique, des hymnes respectueux sous le nom d'éloges (20).

(20) De tant d'éloges ou recueils de panégyriques pour des femmes, en vers, en prose, en discours, en sonnets, le plus singulier, sans contredit, est celui qui fut publié à Venise en 1555, sous le titre de *Temple à la divine Signora Jeanne d'Arragon, construit en son honneur par tous les plus beaux esprits & dans toutes les langues principales du monde*. Cette femme, une des plus célèbres du seizième siècle, & mariée à un Prince de la maison Colonne, fut la mère de Marc-Antoine Colonne, qui se signala à la bataille de Lépante contre les Turcs. L'hommage dont nous venons de parler, où la construction poétique de ce temple lui fut décernée par un décret passé l'an 1551, à Venise dans l'académie de *Dubbiosi*. Quelques-uns d'entr'eux avoient déjà eu l'idée de ce culte; mais on trouva l'idée trop heureuse pour n'être point adoptée par le corps; il y eut seulement une dispute. Il s'agissoit de savoir si Jeanne d'Arragon auroit seule les honneurs du temple, ou si on associeroit à sa divinité la Marquise de Guast sa sœur, & qui n'étoit pas moins célèbre. Mais on jugea apparemment que deux divinités, deux souveraines, & deux femmes n'aumoient guères à se trouver ensemble. Ainsi après de graves délibérations, l'académie décida que la Marquise de Guast auroit ses autels à part, & Jeanne d'Arragon sa sœur resta unique & exclusive propriétaire des siens. On procéda ensuite à bâtir le temple; & les langues latine, grecque, italienne, françoise, espagnole, slavone, polonoise, hongroise, hébraïque, caldaïque &c. furent employées à la construction de ce monument, un des plus singuliers, sans doute, que la galanterie ait jamais élevé en l'honneur de la beauté.

Le même esprit qui dans cette époque créa tant de panégyriques de femmes, fit naître une foule de livres sur le mérite des femmes en général. On éleva l'importante question de l'égalité ou de la prééminence des sexes. Et pendant cent cinquante ans on vit une espèce de conspiration d'écrivains pour assurer la supériorité aux femmes. Le chef & un des premiers auteurs de cette conjuration fut un homme célèbre ; c'est ce Corneille Agrippa, qui né à Cologne en 1486, étudia toutes les sciences, embrassa tous les états, parcourut tous les pays, porta les armes avec distinction, se fit ensuite théologien, docteur en droit, docteur en médecine, commenta les épîtres de St. Paul en Angleterre, donna des leçons sur la pierre-philosophale à Turin, sur la théologie à Pavie, pratiqua la médecine en Suisse, fut attaché successivement à trois ou quatre princes & princesses, & n'en fut que plus malheureux; essuya des injustices,

s'en plaignit avec courage, fut mis deux fois dans les fers, & toujours errant parce qu'il se laissa toujours entraîner à une imagination ardente & foible, parce qu'incapable d'être libre & d'être esclave, il ne fut avoir ni le courage de la pauvreté, ni celui de la dépendance; après avoir excité tour-à-tour ou à la fois la pitié, l'admiration & la haine, il mourut en France à quarante-neuf ans, avec une grande réputation & de grands malheurs.

Ce fut en 1509, qu'il publia son traité de *l'excellence des femmes au dessus des hommes*. Malheureusement il avoit alors intérêt de plaire à la fameuse Marguerite d'Autriche, qui gouvernoit les Pays-Bas. On est fâché que cette petite circonstance se soit mêlée à une si belle cause. Son livre est divisé en trente chapitres; & dans chaque chapitre il démontre la supériorité des femmes par des preuves théologiques, physiques, historiques, cabalistiques & morales. Il met à contribution

l'écriture & la fable, les historiens, les poètes, les loix civiles, les loix canoniques, cite un peu plus qu'il ne raisonne, & finit par protester que ce n'est par aucun intérêt humain qu'il a écrit, mais par devoir, parce que tout homme qui connoît la vérité en doit compte, & qu'alors le silence seroit un crime.

Les Italiens en lisant cet ouvrage durent le regarder comme un vol que leur avoit fait un Allemand. Mais s'ils n'eurent pas le mérite de l'invention, on peut dire qu'ils s'en dédommagèrent. Le cardinal Pompée Colonne, le Portio, le Lando, le Doménichi, le Maggio, le Bernardo Spina & beaucoup d'autres, écrivirent tous sur la perfection des femmes. Mais l'ouvrage le plus singulier dans ce genre est celui du Ruscelli; il parut à Venise en 1552. Ruscelli vint après tous les autres, & mécontent de la manière dont on avoit, dit-il, foutenu avant lui une cause si évidente, il imagina de nou-

velles preuves, bien sûr qu'après lui il ne seroit plus possible de douter. Après avoir copié Agrippa en le critiquant, il se jette dans des spéculations sublimes, & s'attache à prouver que la contemplation de la beauté peut seule rendre l'homme heureux sur la terre, & l'élever à la contemplation de Dieu même.

Tel est le résultat de son ouvrage; mais ce qu'on ne peut rendre, c'est l'impression que fait dans la lecture un mélange continuél de théologie & de platonisme, le nom de Dieu mêlé par-tout à celui des femmes; Moïse à côté de Pétrarque & du Dante; & dans la même page, & presque dans les mêmes lignes, des citations de Bocace & de St. Augustin, d'Homère & de St. Jean. Rien à mon gré ne peint mieux l'esprit du seizième siècle, en Italie sur-tout, & avec quelle bonne foi on étoit, ou on vouloit être tout ensemble amant, dévot, chrétien, payen, théologien & philosophe.

Peut-être même ce mélange bizarre devoit-il se trouver dans un pays où l'on rencontre souvent les ruines d'un ancien temple de Jupiter à côté d'une église, une statue de St. Pierre sur une colonne de Trajan, & des Madones près d'un Apollon.

Il paroît que même après le Ruscelli il y eut encore des incrédules à persuader, & que toutes les conversions n'étoient pas faites; car on trouve encore plusieurs ouvrages, italiens, espagnols, & françois sur le même sujet (21).

(21) En 1593, il en parut un d'une célèbre Vénitienne que j'ai déjà citée (Modesta di Pozzo di Zorzi). Elle y foutenoit la supériorité de son sexe sur le nôtre. Son ouvrage eut le plus grand succès; & malheureusement pour elle, ce qui ajouta peut-être, c'est qu'on pouvoit la louer sans crainte. Elle venoit de mourir quand l'ouvrage parut. Les hommes d'ailleurs voyent toujours avec plaisir ces fortes d'ouvrages des femmes. L'orgueil qui calcule tout, regarde comme une preuve même de ses avantages, l'effort qu'on fait pour les combattre.

Au dix-septième siècle une autre femme & une autre Vénitienne (Lucrèce Marinella) foutint la même cause. Son ouvrage est intitulé, *la noblesse & l'excellence des femmes avec les défauts & les imperfections des hommes*. Les hommes du moins n'eurent point avec elle le défaut d'être injustes; & elle eut tout le succès que la beauté donne à l'esprit.

En 1628, autre ouvrage italien encore sur la di-

Il faut avouer de bonne foi, que de tant d'ouvrages il y en a bien peu qui méritent d'être lus, & qu'il n'y en a pas un où la question soit traitée: on a mis

gnité des femmes. Pour cette fois l'auteur étoit un homme, c'étoit Christophe Bronzini, son ouvrage est en dialogues & divisé par jours. On peut concevoir par l'étendue de son plan combien la matière lui parut riche: sa division est de vingt-quatre journées. La huitième qui roule sur le mariage a seule plus de deux cents pages. Bronzini en louant les femmes ne leur assigne point de rang, & laisse indécis le procès des deux sexes.

Mais en 1650, parut un livre où le procès étoit jugé très-nettement; le titre de l'ouvrage étoit, *la femme meilleure que l'homme, paradoxe par Jaques del Pozzo.* On ne fait pourtant si les femmes durent être beaucoup flattées de ce mot de paradoxe.

En Espagne un nommé Joan de Spinosa fit dans le seizième siècle un dialogue à l'éloge des femmes. On peut croire qu'il les loua avec toute l'imagination de son pays & toute la majesté de sa langue.

En France nous avons un très-ancien ouvrage sur le mérite des femmes, qu'on traduisit en latin pour lui donner plus de cours. Les Italiens eux-mêmes l'adoptèrent, & il fut traduit en leur langue par Vincent Calméta.

Les Françaises ne furent guères moins zélées que les Italiennes à soutenir l'honneur de leur sexe.

Marguerite, Reine de Navarre & première femme de Henri IV, tour-à-tour dévote & galante, & plus célèbre, comme on fait, par son esprit que par ses mœurs, dans un ouvrage en forme de lettre, entreprit de prouver que *la femme est fort supérieure à l'homme.*

Mademoiselle de Gournay qui mérita d'être adoptée par Montagne, écrivit aussi pour son sexe; mais plus modeste ou moins hardie, elle borna ses prétentions, & se contenta de l'égalité.

par-tout l'autorité à la place du raisonnement, même quand on a parlé des femmes ; mais en pareille matière, comme

Cette modestie n'empêcha point qu'une demoiselle de Schurman née à Cologne, & qui de son tems eut une prodigieuse réputation, parce qu'elle réussit dans tous les arts, qu'elle étoit peintre, musicienne, graveur, sculpteur, philosophe, géomètre, théologienne même, & qu'elle avoit encore le mérite d'entendre & de parler neuf langues différentes, ne dit après avoir lu ce livre en l'honneur de son sexe; dans cet ouvrage, *Je ne voudrois ni n'oserois tout approuver.*

En 1643 il se publia à Paris un autre ouvrage sous ce titre: *La femme généreuse qui montre que son sexe est plus noble, meilleur politique, plus vaillant, plus savant, plus vertueux & plus économe que celui des hommes.*

En 1665, une demoiselle publia encore à Paris un livre intitulé: *les Dames illustres, où par bonnes & fortes raisons il se prouve que les femmes surpassent les hommes.*

En 1673, autre ouvrage intitulé: *de l'égalité des deux sexes, discours philosophique & moral où l'on voit l'importance de se défaire des préjugés.*

En 1675, l'Auteur se réfuta sous un autre nom, en publiant un traité de l'excellence des hommes contre l'égalité des sexes; mais on voit qu'il se refute doucement & qu'il craint d'avoir raison contre lui-même.

En 1691, on vit paroître une troisième édition de cet ouvrage qui eut une forte de célébrité.

Dans le même siècle une demoiselle Romien, d'une famille de Languedoc, voulut se refaisir de la supériorité, & tâcha de l'établir par de bonnes preuves.

Enfin cette opinion ou ce procès produisit une espèce de guerre entre des Ecrivains d'ailleurs assez obscurs, & fit naître des ouvrages, des réponses & des répliques, aujourd'hui également inconnues.

en beaucoup d'autres, vingt citations ne valent pas une raison.

Il semble que pour terminer cette grande question d'amour-propre & de rivalité entre les sexes, il faudroit examiner la force ou la foiblesse des organes; le genre d'éducation dont les deux sexes sont susceptibles; le but de la nature en les formant; jusqu'à quel point il seroit possible de la corriger ou de la changer; ce qu'on gagneroit & ce qu'on perdrait en s'éloignant d'elle; enfin l'effet inévitable & forcé que la différence des devoirs, des occupations & des mœurs doit produire sur l'esprit, l'ame, & le caractère des deux sexes.

S'agit-il de talents & d'esprits, il faudroit distinguer l'esprit philosophique qui médite, l'esprit de mémoire qui rassemble, l'esprit d'imagination qui crée, l'esprit politique ou moral qui gouverne.

Il faudroit voir ensuite jusqu'à quel degré ces quatre genres d'esprit peuvent

convenir aux femmes; si la foiblesse naturelle de leurs organes, d'où résulte leur beauté; si l'inquiétude de leur caractère, qui tient à leur imagination; si la multitude & la variété des sensations, qui fait une partie de leurs graces, leur permet cette attention forte & soutenue qui peut combiner de suite une longue chaîne d'idées; attention qui anéantit tous les objets pour n'en voir qu'un & le voir tout entier, qui d'une seule idée en fait sortir une foule, toutes enchainées à la première, ou d'un grand nombre d'idées éparfes extrait une idée primitive & vaste qui les rassemble toutes.

Ce genre d'esprit est rare même parmi les hommes, je le fais; mais enfin il y a plusieurs grands hommes qui l'ont eu. Ce sont eux qui se sont élevés à la hauteur de la nature pour la connoître. Ils ont montré à l'ame la source de ses idées, assigné à la raison ses bornes, au mouvement ses loix, à l'univers sa marche. Ils
ont

ont créé des sciences en créant des principes, & agrandi l'esprit humain en cultivant le leur. Si aucune femme ne s'est mise à côté de ces hommes célèbres, est-ce la faute ou de l'éducation, ou de la nature ?

Descartes outragé par l'envie, mais admiré par deux princesses, vantoit l'esprit philosophique des femmes. Je n'ose croire que sa reconnoissance voulut par une erreur de plus, s'acquitter envers la beauté. Sans doute il trouvoit dans Elisabeth & dans Christine cette docilité qui s'honore d'écouter un grand homme, & paroît s'affocier à son génie en suivant la marche de ses idées. Peut-être même trouvoit-il dans les femmes la clarté, l'ordre & la méthode; mais trouvoit-il de même la base de l'esprit philosophique, le doute? trouvoit-il cette raison froide qui marche sans se précipiter jamais, & mesure tous ses pas? leur esprit pénétrant & rapide, s'élançe & se repose. Il a plus

de faillies que d'efforts. Ce qu'il n'a point vu en un instant, ou il ne le voit pas, ou il le dédaigne, ou il désespère de le voir. Il seroit donc moins étonnant qu'elles n'eussent point cette opiniâtre lenteur, qui seule recherche & découvre les grandes vérités.

L'imagination sembleroit bien plus devoir être leur partage. On a observé que celle des femmes, a je ne sçais quoi de singulier & d'extraordinaire. Tout les frappe; tout se peint en elles avec vivacité. Leurs sens mobiles parcourent tous les objets & en emportent l'image. Des forces inconnues, des liens secrets transmettent rapidement à elles toutes les impressions. Le monde réel ne leur suffit pas; elles aiment à se créer un monde imaginaire; elles l'habitent & l'embellissent. Les spectres, les enchantements, les prodiges, tout ce qui sort des loix ordinaires de la nature, sont leur ouvrage & leur délices. Elles jouissent de leurs

terreurs même. Leur âme s'exalte, & leur esprit est toujours plus près de l'enthousiasme. Mais il faudroit voir jusqu'où cette imagination appliquée aux arts, peut développer en elles le talent de créer & de peindre; si elles peuvent avoir l'imagination forte, comme elles l'ont vive & légère; si le genre de la leur ne tient pas nécessairement à leurs occupations, à leurs goûts, à leurs plaisirs, à leur foiblesse même. Je demanderai si leurs fibres plus délicates ne doivent pas craindre des sensations fortes qui les fatiguent, & en chercher de douces qui les reposent. L'homme toujours actif est exposé aux orages. L'imagination du poëte se nourrit sur la cime des montagnes, aux bords des volcans, sur les mers, sur les champs de batailles, ou au milieu des ruines; & jamais il ne sent mieux les idées voluptueuses & tendres, qu'après avoir éprouvé de grandes secousses qui l'agitent. Mais les femmes par leur vie sédentaire & molle, éprou-

vant moins le contraste du doux & du terrible, peuvent-elles sentir & peindre, même ce qui est agréable, comme ceux qui jetés dans des situations contraires, passent rapidement d'un sentiment à l'autre? Peut-être même par l'habitude de se livrer à l'impression du moment, qui chez elles est très-forte, doivent-elles avoir dans l'esprit plus d'images que de tableaux. Peut-être leur imagination, quoique vive, ressemble-t-elle au miroir qui réfléchit tout, mais ne crée rien.

De toutes les passions, l'amour sans contredit est celle que les femmes sentent & qu'elles expriment le mieux. Elles n'éprouvent les autres que foiblement & par contre-coup: celle-là leur appartient; elle est le charme & l'intérêt de leur vie; elle est leur ame. Elles doivent donc mieux réussir à la peindre. Mais sçauront-elles, comme l'auteur d'Andromaque & de Phèdre, ou celui de Zaïre, exprimer les transports d'une ame troublée qui joint



les fureurs à l'amour, qui est tantôt impétueuse & tantôt tendre, qui s'adoucit & qui s'irrite, qui verse le sang, & qui se sacrifie ensuite elle-même? peindront-elles ses retours, ses fureurs, ses orages? non: & c'est la nature elle-même qui leur défend. Car la nature a donné à l'un des deux sexes l'audace des desirs & le droit d'attaquer, à l'autre la défense & ces desirs timides qui attirent en résistant. L'amour dans l'un est une conquête, & dans l'autre un sacrifice. Il faut donc en général que les femmes de tous les pays & de tous les siècles, sachent mieux peindre un sentiment délicat & tendre, qu'une passion violente & terrible. Enfin obligées par leur devoir, par la réserve de leur sexe, par le désir d'une certaine grace qui adoucit tout, à cacher toujours une partie de leurs sentimens; ces sentimens toujours contraints ne doivent-ils pas s'affoiblir chez elles peu-à-peu, & avoir moins d'énergie que ceux des hom-

mes, qui toujours audacieux & extrême avec impunité, donnent à leurs passions le degré d'accent qu'ils veulent, & les for-
tifiant encore en les développant? une con-
trainte passagère allume les passions; une
contrainte durable les amortit ou les éteint.

Pour l'esprit d'ordre & de mémoire qui classe des faits & des idées afin de les retrouver au besoin, comme il tient beau-
coup à l'habitude & à des méthodes, on
ne voit pas pourquoi les deux sexes n'y
réussiroient point également. Cependant
pour la quantité même des matériaux d'où
résulte l'érudition, il faudroit encore exa-
miner si dans les femmes l'excès du tra-
vail ne produiroit pas plus aisément le
dégôût. Seroit-il vrai que leur impatien-
ce & ce desir naturel de changer, qui tient
à des impressions fugitives & rapides, ne
leur permît pas de suivre pendant des
années le même genre d'étude, & d'ac-
quérir ainsi des connoissances profondes
& vastes? on sçait qu'il y a des qualités

d'esprit qui s'excluent. Ce ne peut être la même main qui taille le diamant, & qui creuse la mine.

Je viens à un objet plus important, l'esprit politique ou moral qui consiste dans la conduite de soi-même & des autres. Pour balancer sur cet objet les avantages ou les défavantages des deux sexes, il faudroit distinguer l'usage de cet esprit dans la société, & son usage dans le gouvernement.

Dans la société les femmes occupées sans cesse à observer, par le double intérêt d'étendre & de conserver leur empire, doivent parfaitement connoître les hommes. Elles doivent démêler tous les plis de l'amour propre, les foiblesses secretes, les fausses modesties & les fausses grandeurs, ce qu'un homme est & ce qu'il voudroit être, les qualités qu'il montre par l'effort même de les cacher, son estime marquée jusques dans ses satyres, & par ses satyres même. Elles doivent con-

noître & distinguer les caractères, l'orgueil calme & qui jouit naïvement de lui-même, l'orgueil impétueux & ardent qui s'irrite, la sensibilité vaine, la sensibilité tendre, la sensibilité brûlante sous des dehors froids, la légèreté de prétention, & celle qui est dans l'ame, la défiance qui naît du caractère, celle de la méchanceté, celle du malheur, celle de l'esprit; enfin tous les sentimens & toutes leurs nuances. Comme elles mettent un très-grand prix à l'opinion, elles doivent beaucoup réfléchir sur ce qui l'a fait naître, la détruit ou la confirme. Elles doivent sçavoir comment on la dirige sans paroître s'en occuper; comment on peut faire illusion sur cet art même, quand une fois il est connu; quel est le prix qu'y mettent tous ceux avec qui elles vivent, & jusqu'à quel point on peut s'en servir pour les gouverner. Dans les affaires elles connoissent les grands effets que produisent de petites passions. Elles ont l'art d'imposer aux

unes, en faisant voir qu'on les connoît; d'éloigner les autres en se montrant très-loin même de les soupçonner. Elles savent enchaîner par des éloges qu'on mérite; elles savent faire rougir en donnant des éloges qu'on ne mérite pas. Ce sont toutes ces connoissances si fines qui servent aux femmes de lisières pour conduire les hommes. La société est pour elles comme un claveffin, dont elles connoissent les touches, elles ont deviné d'avance le son que chacune doit rendre. Mais les hommes, impétueux & libres, suppléant à l'adresse par la force, & par conséquent ayant moins d'intérêt d'observer, entraînés d'ailleurs par le besoin continuel d'agir, ont difficilement cette foule de petites connoissances morales, dont l'application est de tous les instants; leurs calculs pour la société, doivent donc être à la fois moins rapides & moins sûrs.

Il faudroit ensuite comparer le genre d'esprit des deux sexes; appliqué au gou-

vernement. Dans la société on gouverne les hommes par leurs passions; & les plus petits ressorts sont quelquefois les grands moyens. Mais dans le gouvernement des états c'est par de grandes vues, par le choix des principes, sur-tout par la distinction & l'emploi des talents, que l'on peut obtenir des succès. C'est-là, que loin de se servir des foiblesses, il faut les craindre, & qu'il faut élever les hommes au dessus d'eux, au lieu de les y ramener sans cesse. Ainsi dans la société l'art de gouverner est celui de flatter les caractères, au lieu que l'art de l'administration, est presque toujours celui de les combattre. La connoissance même des hommes qu'il faut dans tous les deux, n'est pas la même. Dans l'un il faut connoître les hommes par leur foiblesse, & dans l'autre par leur force. L'un tire parti des défauts pour de petites fins, l'autre découvre les grandes qualités qui tiennent à ces défauts même. Enfin l'un cher-

tie les petits coins dans le grand homme; & l'autre doit démêler un grand homme souvent dans celui qui n'est rien encore; car il y a des ames qui n'existent point pour tout ce qui est médiocre.

Voyons maintenant si ce genre d'esprit & d'observation convient également aux deux sexes. Je sçais qu'il y a des femmes qui ont régné, & qui régissent encore avec éclat. Christine en Suède, Isabelle de Castille en Espagne, Elisabeth en Angleterre, ont mérité l'estime de leur siècle & de la postérité. Nous avons vu dans la guerre de 1741, une Princesse que nous admirions en la combattant, défendre l'Empire avec autant de génie que de courage; & nous voyons encore aujourd'hui l'Empire ottoman ébranlé par une femme. Mais dans les questions générales il faut craindre de prendre les exceptions pour des règles, & chercher ce qui est dans le cours ordinaire de la nature. Il

faudroit donc voir si dans la société les femmes n'étant, & ne pouvant presque jamais être en action, peuvent aussi bien connoître les talents, leur emploi, & leur usage ou leurs bornes; si les grandes vues & l'application des grands principes supposant l'habitude de saisir des résultats d'un coup-d'œil, conviennent à leur imagination de détail, & au peu d'habitude qu'elles ont de généraliser leurs idées. C'est le caractère sur-tout qui gouverne, c'est la vigueur de l'ame qui donne du ressort à l'esprit, qui affermit & qui étend les idées politiques; mais le caractère ne peut presque jamais être formé que par de grands mouvements, de grandes espérances ou de grandes craintes, & le besoin de se déployer sans cesse en agissant: celui des femmes n'est-il donc pas destiné en général à avoir plus d'agrément que de force? leur imagination rapide, & qui fait quelquefois marcher le sentiment au-devant de la pensée, ne les rend-t-él-

les pas dans le choix des hommes plus susceptibles, ou de prévention ou d'erreur? enfin les calomnieroit-on beaucoup, risqueroit-on même de leur déplaire, si on osoit leur dire qu'elles doivent dans la distribution de leur estime, mettre un peu trop de prix aux agréments, & être portées à croire qu'un homme aimable peut être plus facilement un grand homme?

C'est peut-être là le défaut qu'on put reprocher à Elisabeth. Les goûts de son sexe perçoient à travers les soins du trône & la grandeur de son caractère. On est fâché dans certains moments, de la voir mêler aux vues des grandes ames les foibleffes des plus petites. Peut-être si Marie Stuard eût été moins belle, sa rivale eût été moins barbare. Ce goût de coquetterie, comme on sçait, donna à Elisabeth des favoris, qu'elle jugea bien plus en femme qu'en souveraine. Elle crut trop aisément que l'art de lui plaire supposoit du génie,

Cette même Reine si fameuse à tant de titres, exerça sur les Anglois un pouvoir presqu'arbitraire, & dont peut-être on n'est pas assez surpris. En général les femmes sur le trône, sont plus portées au despotisme, & s'indignent plus des barrières. Le sexe à qui la nature assigna la puissance en lui donnant la force, a une certaine confiance qui l'élève à ses propres yeux, & n'a pas besoin de s'attester à lui-même des forces dont il est sûr. Mais la foiblesse s'étonne du pouvoir qu'elle a, & précipite ce pouvoir de tous les côtés pour s'en assurer elle-même. Les grands hommes ont peut-être plus le genre de despotisme qui tient à la hauteur des idées; & les femmes hors de la classe ordinaire, le despotisme qui tient aux passions; le leur est une faillie de leur ame, bien plus que le fruit d'un systême.

Une chose favorise le despotisme des femmes qui gouvernent; c'est que les hommes confondent en elles l'empire de leur

fixe avec celui de leur rang. Ce qu'on eut refusé à la grandeur, on l'accorde à la beauté. D'ailleurs le pouvoir des femmes, même arbitraire, n'est presque jamais cruel. Elles ont plutôt un despotisme de fantaisies que d'oppression. Le trône même ne peut les guérir de leur sensibilité; elles portent dans leur ame le contre-poids de leur puissance (22).

Si après avoir comparé les deux sexes par les talents, nous les comparons par les vertus, nous trouverons d'autres rapports. D'abord l'expérience & l'histoire nous apprennent que dans toutes les sectes, tous les pays, & tous les rangs, les femmes ont plus que les hommes les vertus religieuses. Naturellement plus sensi-

(22) Il suit de-là que dans une monarchie limitée, les femmes sur le trône tendroient plus au despotisme, & que dans un pays despotique elles se rapprocheroient de la monarchie par la douceur. Et c'est ce qui est assez prouvé par l'expérience.

bles, elles ont plus besoin d'un objet qui sans cesse occupe leur ame; elles portent à Dieu un sentiment qui a besoin de se répandre, & qui ailleurs seroit un crime. Avides du bonheur, & le trouvant moins autour d'elles, elles s'élancent dans une vie & vers un monde différent. Extrêmes dans leurs desirs, rien de borné ne les satisfait. Plus dociles sur les devoirs, elles les raisonnent moins, & les sentent mieux. Plus asservies aux bienséances, elles croient encore plus à ce qu'elles respectent. Moins occupées & moins actives, elles ont plus le tems de contempler. Moins distraites au dehors, elles s'affectent fortement de la même idée, parce qu'elles la voyent sans cesse. Plus frappées par les yeux, elles goûtent plus l'appareil des cérémonies & des temples; & la religion des sens influe encore sur celle de l'ame. Enfin gênées par-tout, privées d'épanchement avec les hommes par la contrainte de leur sexe, avec les femmes

femmes par une éternelle rivalité, elles parlent du moins de leurs plaisirs & de leurs peines à l'Être suprême qui les voit, & souvent déposent dans son sein des foibles qui leur sont chères, & que le monde entier ignore. Alors se rappelant leurs douces erreurs, elles jouissent de leur attendrissement même sans se le reprocher; & sensibles sans remords, parce qu'elles le sont sous les regards de Dieu, elles trouvent des délices secrettes jusques dans le repentir & les combats. Il sembleroit donc par une suite même du caractère des femmes, que leur religion devroit être plus tendre & celle des hommes plus forte; l'une tenant plus à des pratiques & l'autre à des principes; & qu'en exaltant les idées religieuses, la femme seroit plus proche de la superstition, & l'homme du fanatisme. Mais si une fois le fanatisme s'empare d'elle, son imagination plus vive l'emportera plus loin; & plus féroce par la crainte même d'être

sensible, ce qui faisoit une partie de ses charmes ne contribuera plus qu'à ses fureurs.

Aux vertus religieuses tiennent de très-près les vertus domestiques; & sans doute elles devroient être communes aux deux sexes: mais ici l'avantage se trouve encore du côté des femmes; du moins elles doivent plus avoir des vertus qui leur sont plus nécessaires. Dans le premier âge, timide & sans appui, la fille est plus attachée à sa mère; ne la quittant jamais, elle apprend plus à l'aimer. Tremblante elle se rassure auprès de celle qui l'a protégé; & sa foiblesse qui fait sa grace, augmente encore sa sensibilité. Devenue mère, elle a d'autres devoirs, & tout l'invite à les remplir. Alors l'état des deux sexes est bien différent. Au milieu des travaux & parmi tous les arts, l'homme déployant sa force, & commandant à la nature, trouve des plaisirs dans son industrie, dans ses succès, dans ses efforts

même. La femme plus solitaire a bien moins de ressources. Ses plaisirs doivent naître de ses vertus; ses spectacles sont sa famille. C'est auprès du berceau de son enfant, c'est en voyant le souris de sa fille & les jeux de son fils, qu'une mère est heureuse. Et où sont les entrailles, les cris, les émotions puissantes de la nature? où est ce caractère tout à la fois touchant & sublime qui ne sent rien qu'avec excès? est-ce dans la froide indifférence & la triste sévérité de tant de pères? non: c'est dans l'ame brûlante & passionnée des mères. Ce sont elles qui par un mouvement aussi prompt qu'involontaire, s'élancent dans les flots pour en arracher leur enfant qui vient d'y tomber par imprudence. Ce sont elles qui se jettent à travers les flammes, pour enlever du milieu d'un incendie leur enfant qui dort dans son berceau. Ce sont elles, qui pâles, échevelées, embrassent avec transport le cadavre de leur fils mort

dans leurs bras, collent leurs lèvres sur
 ses lèvres glacées, tâchent de réchauffer
 par leurs larmes ses cendres insensibles.
 Ces grandes expressions, ces traits dé-
 chirans qui nous font palpiter à la fois
 d'admiration, de terreur & de tendresse,
 n'ont jamais appartenu, & n'appartien-
 dront jamais qu'aux femmes. Elles ont
 dans ces moments je ne sçais quoi qui
 les élève au dessus de tout, qui semble
 nous découvrir de nouvelles ames, &
 reculer les bornes connues de la nature.

Considérez les devoirs même d'où naît
 la fidélité des époux; lequel des deux
 sexes y doit être plus attaché? lequel
 pour les violer a plus d'obstacles à vain-
 cre? & mieux défendu par son éduca-
 tion, par sa réserve, par cette pudeur
 qui repousse même ce qu'elle desire, &
 quelquefois disputé à l'amour ses droits
 les plus tendres? Calculez le pouvoir que
 la nature donne au premier penchant &
 aux premiers nœuds, dans un cœur né

fenfible , & à qui jufqu'à préfent il a été défendu d'aimer. Calculez la force de l'opinion même qui régné avec tant d'empire fur l'un des deux fexes , & qui tyrann bifarre , pour les mêmes foibleffes applaudit fouvent l'un , tandis qu'il flétrit l'autre. La nature attentive , pour conſerver les mœurs des femmes , a pris ſoin elle-même de les environner des barrières les plus douces. Elle a rendu pour elles le vice plus pénible , & la fidélité plus touchante. Non , & il faut l'avouer , ce n'eſt prefque jamais par elles que commence le défordre des familles ; & dans les fiécles même où elles corrompent , elles ont été auparavant corrompues par leur fiécle.

Après les vertus religieufes & domeſtiques viennent les vertus ſociales ; & d'abord les vertus de fenfibilité : ce ſont toutes les paſſions affectueufes & douces. On ſçait qu'au premier rang ſont l'amitié & l'amour.

C'est une grande question de sçavoir lequel des deux sexes est le plus propre à l'amitié. Montagne qui a si bien connu ou deviné la nature, & qui nous a volé, il y a deux cents ans, une partie de la philosophie de notre siècle, décide nettement la question contre les femmes; mais sur cet objet il prononce plutôt qu'il n'examine. On remarque même dans tout son livre, qu'en général il rend peu de justice aux femmes. Peut-être étoit-il comme ce juge qui craignoit tant d'être partial, qu'il avoit pour principe de faire toujours perdre le procès à ses amis. Sur cette question, si je conversois avec Montagne, j'oserois lui dire: vous convenez sans doute que l'amitié est le sentiment de deux ames qui se cherchent, & qui ont besoin de s'appuyer l'une sur l'autre. Or il sembleroit qu'entre les deux sexes, celui dont la tête & les bras sont le plus occupés, qui est le plus distrait, qui est le plus libre, qui peut plus hau-

tement répandre ses idées & déployer tous ses sentimens , qui dans la prospérité jouit plus par l'orgueil , qui dans le malheur est plus humilié qu'attendri , qui dans tous les états a la conscience de ses forces & se les exagère , peut se passer bien plus aisément du commerce & des doux épanchemens de l'amitié : mais les femmes , tendres & foibles & par là même ayant plus besoin d'appui ; dans l'intérieur plus exposées aux chagrins & aux peines secrètes , ayant plus de ces douleurs de l'ame , qui affectent plutôt la sensibilité que l'orgueil ; dans le monde forcées presque toujours de jouer un rôle , & remportant avec elles une foule de sentimens & d'idées qu'elles cachent & qui leur pèsent ; les femmes enfin pour qui les choses ne font rien , & les personnes presque tout , les femmes en qui tout réveille un sentiment , pour qui l'indifférence est un état forcé , & qui ne savent presque qu'aimer ou haïr , semblent de-

voir sentir bien plus vivement la liberté & le plaisir d'un commerce secret, & les douces confidences que l'amitié fait & reçoit.

Montagne ne manqueroit pas de me répliquer : vous jugez les femmes d'après la nature ; jugez-les d'après la société, & sur-tout la société des grandes villes. Voyez si le désir général de plaire, sentiment plus frivole que profond, & bien plus vain qu'il n'est tendre, ne doit pas dessécher leur ame, & étouffer en partie leur sensibilité même. Voyez, si flattées par des éloges éternels, & accoutumées au plus doux des empires, elles peuvent se plier à ces sacrifices de tous les jours, & à cette heureuse égalité que l'amitié impose. Voyez enfin si avec nous leur amitié plus timide ne doit point avoir plus de réserve ; & qu'est-ce qu'une amitié qui est sur ses gardes, où tous les sentiments sont couverts d'un demi-voile, & où il y a presque toujours une

barrière entre les ames ? Je ne vous parle point de leur amitié entr'elles. On n'y croyoit point trop dans mon siècle ; & c'est apparemment de même dans le vôtre : mais je vous demanderai jufqu'à quel point elles peuvent s'aimer , dans le monde furtout où fans cefle elles fe comparent & font comparées , où un regard les divife , où leur prétentions fe multiplient , où elles ont des rivalités de rang , de beauté , de fortune , d'efprit , de fociété même : car l'amour-propre toujours calculant , toujours mefurant , vit de tout , s'irrite de tout , & fe nourrit même de ce qui l'irrite.

Non , pourroit ajouter Montagne , l'amitié n'eft point en fuperficie , en jargon , en vaines phrafes plus ridicules encore pour celui qui les croit , que pour celui qui les dit. C'eft un fentiment qui demande de l'énergie dans l'ame , & une profondeur d'efprit comme de caractère. C'eft une union faine & prefque religieufe , qui par une efpece de culte confacre

tout entier l'ami à son ami. C'est une
 passion qui transforme deux volontés en
 une, & fait vivre deux êtres de la mê-
 me vie & de la même ame. L'amitié est
 imposante & sévère ; pour en bien rem-
 plir les devoirs , il faut être capable de
 parler & d'entendre le langage mâle &
 austère de la vérité. Il faut avoir un
 courage qui ne s'étonne ni des sacrifices,
 ni des dangers. Il faut sur-tout cette
 unité de caractère , que les femmes par
 la variété & la mobilité éternelle de leurs
 passions ont rarement, & qui fait qu'on
 est sûr de sentir, de penser, & d'agir
 comme son ami dans toutes les occasions
 & tous le sinstans. Que dis-je ? on ne s'affo-
 cie pas fortement sans de grands intérêts.
 Et les femmes par leur état même sont
 vouées au repos. La nature les fit com-
 me les fleurs pour briller doucement sur
 le parterre qui les vit naître : mais les
 arbres nés & élevés au milieu des orages,
 & par leur vigueur même plus menacés

d'être brifés par les vents , ont bien plus besoin de s'appuyer les uns les autres , & de se foutenir en s'uniffant.

De toutes ces objections , il s'enfuivroit peut-être que l'amitié dans les femmes doit être plus rare ; mais il faut convenir que lorsqu'elle s'y trouve , elle doit être auffi plus délicate & plus tendre. Les hommes en général ont plus les procédés que les graces de l'amitié. Quelquefois en foulageant ils bleffent ; & leurs fentiments les plus tendres ne font pas fort éclairés fur les petites chofes qui ont tant de prix. Mais les femmes ont une fenfibilité de détail qui leur rend compte de tout. Rien ne leur échappe : elles devinent l'amitié qui fe tait ; elles encouragent l'amitié timide ; elles confortent doucement l'amitié qui fouffre. Avec des instrumens plus fins , elles manient plus aifément un cœur malade ; elles le reposent , & l'empêchent de fentir fes agitations. Elles fçavent fur-tout donner du

prix à mille choses qui n'en auroient pas. Il faudroit donc peut-être désirer un homme pour ami dans les grandes occasions; mais pour le bonheur de tous les jours, il faut désirer l'amitié d'une femme.

Les femmes en amour ont les mêmes délicatesses & les mêmes nuances. Mais l'homme peut-être s'enflamme plus lentement, & par degrés: les passions des femmes sont plus rapides; ou elles naissent tout-à-coup, ou elles ne naissent point. Plus gênées, leurs passions doivent être plus ardentes. Elles se nourrissent dans le silence, & s'irritent par le combat. La crainte & les allarmes mêlent chez les femmes l'inquiétude à l'amour, & en les occupant le redoublent encore. Quand l'homme est sûr de sa conquête, il peut avoir plus d'orgueil; mais la femme n'en a que plus de tendresse. Plus son aveu lui a coûté, plus ce qu'elle aime lui devient cher. Elle s'attache par ses sacrifices. Vertueuse elle jouit de ses refus; cou-

pâble elle jouit de ses remords même (23). Ainsi les femmes, quand l'amour est passion, sont les plus constantes : mais aussi, quand l'amour n'est qu'un goût, elles sont les plus légères. Car alors elles n'ont plus ce trouble, & ces combats, & cette douce honte qui grave si bien le sentiment dans leur ame. Il ne leur reste que des sens & de l'imagination : des sens gouvernés par des caprices ; une imagination qui s'use par son ardeur même, & qui en un instant s'enflamme & s'éteint.

Après l'amitié & l'amour vient la bienfaisance, & cette compassion qui unit l'ame aux malheureux. On n'ignore point, que c'est-là sur-tout le partage des femmes. Tout les dispose à l'attendrissement de la pitié. Les blessures & les maux révoltent leurs sens plus délicats. L'image de la misère & du dégoût offense leur douce mollesse. L'image des douleurs & des

(23) On peut ici faire mille objections ; mais je ne parle que des femmes qui sont de leur sexe.

chagrins affecte plus profondément leur ame, que leur propre sensibilité tourmente. Elles doivent donc être plus empressées à secourir. Elles ont sur-tout cette sensibilité d'instinct, qui agit avant de raisonner, & a déjà secouru quand l'homme délibère. Leur bienfaisance en est moins éclairée peut-être, mais plus active. Elle est aussi plus circonspecte & plus tendre. Quelle femme a jamais manqué de respect au malheur ?

Mais il faudrait examiner si les femmes si sensibles en amitié, en amour envers les malheureux, peuvent s'élever jusqu'à l'amour de la patrie qui embrasse tous les citoyens, & à l'amour général de l'humanité qui embrasse toutes les nations.

Je ne prétends point rabaisser l'amour de la patrie. C'est le plus généreux des sentimens ; c'est du moins celui qui a produit le plus de grands hommes, & qui a fait naître ces héros antiques, dont l'histoire étonne tous les jours notre ima-

gination & accuse notre foiblesse. Mais si nous voulons décomposer ce ressort, & examiner de près en quoi il consiste, nous trouverons que l'amour de la patrie chez les hommes est presque toujours un mélange d'orgueil, d'intérêt, de propriété, d'espérance, de souvenir de leurs actions ou des sacrifices qu'ils ont fait pour leurs concitoyens, & d'un certain enthousiasme factice qui les dépouille d'eux-même, pour transporter leur existence toute entière dans le corps de l'Etat. Or il est aisé de voir que presque aucun de ces sentimens ne convient aux femmes. Dans presque tous les gouvernements du monde, exclues des honneurs & des charges, elles ne peuvent ni obtenir, ni espérer, ni s'attacher à l'Etat par l'orgueil d'avoir joui des places. Ayant peu de part dans la propriété, & gênées par les loix dans celle même qu'elles ont, la forme de législation dans tout pays doit leur être assez indifférente. N'agif-

fant, ne combattant jamais pour la patrie, elles n'ont aucun souvenir flatteur qui les y enchaîne, par la vanité ou des travaux ou des vertus. Enfin existant plus dans elles-mêmes & dans les objets qui les attachent, & peut-être moins dénaturées que nous par les institutions sociales auxquelles elles ont moins de part, elles doivent être moins susceptibles de l'enthousiasme qui fait préférer l'Etat à sa famille, & ses concitoyens à soi. On ne manquera point de m'objecter les fameuses citoyennes de Rome & de Sparte. Je répondrai qu'il ne faut pas comparer les républiques anciennes à nos constitutions modernes. On m'objectera encore les prodiges des femmes hollandoises dans la révolution des sept provinces. Je répondrai que l'enthousiasme de la liberté peut tout; qu'il y a des tems où la nature s'étonne de n'être plus elle-même; & que les grandes vertus naissent des grands malheurs.

Mais

Mais si l'amour de la patrie est peu fait pour les femmes , l'amour général de l'humanité qui s'étend sur les nations & sur les siècles , & qui est une espèce de sentiment abstrait , semble convenir encore moins à leur nature. Il faut pouvoir se peindre ce qu'on aime. Ce n'est qu'à force de généraliser ses idées , que le philosophe parvient à franchir tant de barrières , qu'il passe d'un homme à un peuple , d'un peuple au genre humain , du tems où il vit , aux siècles qui naîtront un jour , & de ce qu'il voit à ce qu'il ne voit pas. Les femmes n'égareront point ainsi leur âme au loin. Elles rassemblent autour d'elles leurs sentimens & leurs idées , & veulent tenir à ce qui les intéresse. Ces mesures si vastes sont pour elles hors de la nature. Un homme est plus pour elles qu'une nation ; & le jour où elles vivent , plus que vingt siècles où elles ne seront pas.

Parmi les vertus sociales, il y en a d'autres qu'on peut appeller plus proprement vertus de société, parce qu'elles en font l'agrément & le lien. Leur usage est de tous les instans. Elles font dans la vie ordinaire, ce qu'est la monnoie courante en fait de commerce. Telle est cette douceur qui rend le caractère plus souple, & donne aux manières un charme qui attire; l'indulgence qui pardonne les défauts, lors même qu'on n'a pas besoin de pardon pour soi; l'art de ne point voir les foibleffes qui se montrent, & de garder le secret à celles qui se cachent; l'art de déguiser ses propres avantages, quand ils humilient ceux qui ne les ont pas; l'art de ne tyranniser ni les volontés ni les desirs, & de ne point abuser de la foibleffe même, qui en obéissant s'indigne; & la complaisance qui adopte les idées qu'elle n'a point eues; & la prévention qui devine les craintes & encourage les pensées; & la franchise qui inspire

une si douce confiance; & toute cette politesse enfin, qui peut-être n'est pas la vertu, mais qui en est quelquefois l'heureux mensonge, qui donne des règles à l'amour-propre, & fait que l'orgueil à chaque instant passe à côté de l'orgueil sans le heurter.

Nous ne suivrons pas le parallèle des sexes dans tous ces sentimens : mais on remarque en général que les femmes corrigent ce que l'excès des passions mettroit d'un peu dur dans le commerce des hommes. Leur main délicate adoucit, pour ainsi dire, & polit les ressorts de la société. On voit que leur politesse est une suite de leur caractère; elle tient à leur esprit, à leur finesse, à leur intérêt même. Pour les plus vertueuses la société est un lieu de conquêtes. Peu d'hommes ont fait le système de renvoyer tout le monde content, & tant pis pour ceux qui l'auroient : mais beaucoup de femmes ont eu ce projet, & quelques-unes y réussissent.

Plus leur société s'étend, plus ce genre de mérite se perfectionne, parce qu'alors il y a plus de petits intérêts à concilier, & de caractères à réunir. C'est une machine qui se complique, & demande plus de supériorité pour assortir les mouvements (24).

Mais aussi cette politesse si fine doit quelquefois mener à la fausseté. On met l'expression du sentiment à la place du sentiment même. De-là le reproche si répété contre les femmes. Il faut convenir

(24) En général on est d'autant plus poli qu'on est moins à foi & plus aux autres, qu'on tient plus à l'opinion, qu'on est plus jaloux d'être distingué, qu'on a peut-être moins de ressources & de grands moyens pour l'être. Enfin, chez les particuliers comme chez les peuples, & dans les sexes comme dans les rangs, la politesse suppose encore l'oïfiveté, parce qu'elle suppose l'habitude & le besoin de vivre ensemble. Et c'est de là que naît l'art des ménagemens, le besoin des égards, & toutes les petites jouissances de la vanité. On s'accoutume à donner ce qu'on reçoit, & à exiger ce qu'on donne. Ainsi la délicatesse de l'amour-propre produit tous les raffinemens de la société; comme la délicatesse des sens produit la recherche des plaisirs; & la délicatesse de l'esprit (qui peut-être n'est que le résultat des deux autres) produit la finesse du goût. On voit comme tous ces objets tiennent ensemble, & comme ils tiennent aux femmes.

que par leur nature elles font plus portées à tous les genres de diffimulation. C'est la force qui déploie tous les mouvements en liberté; mais la foiblesse & l'art de plaire, doivent observer & mesurer les leurs. Ainsi les femmes plus timides, apprennent à cacher les sentiments qu'elles ont, & finissent par montrer ceux qu'elles n'ont pas. L'homme peut avoir de la franchise sans vertu, parce que souvent elle est sans effort, & qu'elle peut être en lui le besoin d'une ame impétueuse & libre; mais la sincérité chez les femmes, quand elle est réelle, ne peut être qu'un mérite. Quelquefois l'homme faux joue la franchise par système: les femmes se piquent rarement de ce genre d'hypocrisie; & quand par hasard elles l'ont, elles donnent leur franchise comme une marque de confiance, pour plaire davantage; c'est un sacrifice qu'elles font à l'amitié. Ainsi l'homme a de la franchise par orgueil, & la femme par adresse. L'un

peut dire une vérité sans autre objet que la vérité : dans la bouche de l'autre , la vérité même a toujours un but. La fausseté de l'homme va presque toujours à ses intérêts ; elle n'est que pour lui : celle de la femme va presque toujours à plaire ; elle se rapporte toute aux autres. De ces deux faussetés , l'une vous trompe , & l'autre vous séduit. Enfin la flatterie se trouve également dans les deux sexes : mais celle de l'homme est souvent dégoûtante à force d'être basse ; celle de la femme est plus légère & paroît de sentiment. Même quand elle est outrée , elle est amusante , & n'est jamais vile ; le motif & la grace la sauvent du mépris.

Pour achever ce parallèle qui n'est déjà que trop long , il faudroit examiner encore dans les deux sexes , les vertus rigides qui tiennent à l'équité , & ces qualités vigoureuses & fortes qui tiennent au courage. Mais toutes les distinctions qu'on pourroit faire sur ces objets , partiroient

toujours des mêmes principes. Ainsi à l'égard de l'équité d'où naissent les devoirs d'une justice austère & impartiale, si entre les deux sexes il y en a un qui sente presque toujours avant que de juger; si son imagination qui l'entraîne, lui donne des aversions ou des penchans dont il ne se rend pas compte; si une règle uniforme & inflexible doit fatiguer ses caprices; si enfin dans tous les tems il se décide bien plus par des idées particulières, que par des vues générales; il faut avouer alors que cette équité rigide qui voit moins les circonstances que la règle, & les personnes que les choses, seroit moins faite pour lui. Aussi rarement les femmes font-elles comme la loi qui prononce sans aimer ni haïr. Leur justice soulève toujours un coin du bandeau, pour voir ceux qu'elles ont à condamner ou à absoudre. Ouvrez l'histoire; vous les verrez toujours voisines ou de l'excès de la pitié, ou de l'excès de la vengeance.

ce. Il leur manque cette force calme qui sçait s'arrêter : tout ce qui est modéré les tourmente.

Une femme de beaucoup d'esprit (25), a dit que les François sembloient s'être échappés des mains de la nature, lorsqu'il n'étoit encore entré dans leur composition que l'air & le feu. Elle en auroit pu dire autant de son sexe : mais sans doute elle n'a pas voulu trahir son secret.

Il seroit bien hardi de vouloir décider jusqu'où la nature des deux sexes paroît susceptible de courage : mais ce mot de courage est vague , & pour en fixer l'idée , il en faudroit distinguer de différentes espèces. On connoît la distinction du courage d'esprit , & du courage physique : mais ces deux genres se subdivisent encore. Ainsi dans le courage d'esprit on trouve un courage de principes , qui fait braver l'opinion ; un courage de volonté,

(25) Madame de Graffini , Lettres péruviennes.

qui donne de l'énergie à l'ame & l'empêche d'être gouvernée, un courage de constance, qui supporte l'idée des longs travaux & les travaux même; un courage de sang-froid, qui dans les circonstances délicates voit tout, & voit bien: & dans le courage physique un courage contre la douleur, qui sçait souffrir; un courage contre les périls, soit celui d'audace qui affronte, soit celui d'intrépidité qui attend; un courage d'habitude, qui est de tous les jours, & s'applique à tous les objets; & ce courage d'enthousiasme, qui est comme la fièvre d'une ame ardente, qui naît & s'éteint, & fait braver dans un tems ce qu'on eut redouté dans un autre.

Je laisse à mes Lecteurs à faire l'application de ces détails. Mais ce qu'on doit remarquer, c'est que de tous les genres de courage, celui que les femmes ont le plus, est celui de la douleur; ce qui vient sans doute de la foule des maux

auxquels les a fournies la nature. Quoiqu'il en soit, elles aimeroient cent fois mieux souffrir que déplaire, & braveroient bien plutôt la douleur que l'opinion. On a vû aussi dans les dangers, des exemples d'un courage extraordinaire chez les femmes, Mais c'est toutes les fois qu'une grande passion, ou une idée qui les remue vivement, les enlève à elles-mêmes. Alors leur imagination qui s'enflamme, leur fait vaincre leur imagination même; & leur sensibilité ardente portée toute vers un objet, étouffe les petites sensibilités d'habitude, d'où naît la crainte, & qui produisent la foiblesse. Elles ont dans ces secousses une force qui brave tout, & va plus loin qu'une force habituelle, qui par sa continuité même a moins de ressort, & doit être moins voisine de l'excès.

Telle est dans la question de l'égalité ou de la supériorité des sexes, une partie des objets qu'il eût fallu discuter &

mettre dans la balance. Pour la bien traiter, il faudroit tout à la fois être médecin, anatomiste, philosophe, raisonnable & sensible, & sur-tout avoir le malheur d'être parfaitement désintéressé.

Le seizième siècle qui avoit vû naître & agiter cette question, fut peut-être l'époque la plus brillante pour les femmes. Après ce tems on trouve beaucoup moins d'ouvrages en leur honneur. Cette espèce d'enthousiasme général d'une galanterie sérieuse, étoit un peu tombée. L'extinction entière de la chevalerie en Europe, l'abolition des tournois, les guerres de religion en Allemagne, en Angleterre, & en France, les femmes appellées dans les Cours, & les mœurs qui doivent naître de l'oisiveté, de l'intrigue, & de la beauté regardée comme un instrument de fortune, enfin le nouveau goût de société qui commença par-tout à se répandre, goût qui polit les mœurs en les corrompant, & qui, en mêlant da-

vantage les deux sexes, leur apprend à se chercher plus & à s'estimer moins; tout contribua à diminuer un sentiment, qui pour être profond a besoin d'obstacles, & d'un certain état de l'ame où elle puisse s'honorer par ses desirs, & s'estimer par sa foiblesse même.

Cependant cette révolution ne se fit que lentement parmi nous. Sous François premier qui donna le signal de la corruption en France, on trouve encore en amour des jalousies, des vengeances, des haines, & des crimes qui prouvent des mœurs. Sous Catherine de Médicis, ce fut un mélange de galanterie & de fureurs. L'ardeur italienne vint se mêler à la volupté françoise. Tout fut intrigue. On parloit de carnage dans des rendez-vous d'amour, & l'on méditoit, en dansant, la ruine des peuples. Cependant les soins même de la politique & de la guerre, les factions, les partis, & je ne sçais quoi de romanesque qui restoit encore,

donnoient une certaine vigueur aux ames, qui se portoit jusques dans les sentimens que les femmes inspiroient. Sous Henri IV, on vit une galanterie plus douce. Il eut les mœurs d'un chevalier, & les foiblesses d'un roi sensible. On se fit honneur de l'imiter; & les courtisans accoutumés aux actions d'éclat & aux conquêtes, audacieux & brillans, portèrent dans l'amour cette espèce de courage noble qu'ils avoient montré dans les combats. On se corrompoit par-tout, mais on ne s'avilissoit point encore.

Sous Louis XIII, l'esprit qui commença à se développer, fit mêler la métaphysique à la galanterie. On connoît les fameuses thèses que le Cardinal de Richelieu fit soutenir sur l'amour. Ce qu'on seroit tenté de prendre pour une espèce de parodie & une charge comique, n'étoit que l'expression sérieuse des mœurs de ce tems-là. Les guerres de religion avoient mis la controverse à la mode. Le



nouveau goût des lettres faisoit prendre les formes scolastiques pour la science. Le faux bel esprit naissoit du desir de l'esprit, & de l'impuissance d'en avoir. La galanterie qui ne détruit rien & se mêle à tout, parce qu'elle n'a rien de profond, & qu'elle est plutôt une tournure de l'esprit qu'un sentiment, la galanterie adoptoit tous ces mélanges, & s'étoit formé un nouveau jargon, tout à la fois mystique, métaphisique & romanesque. Ce n'étoit que dissertations sur les délicatesses & les sacrifices de l'amour. Quoiqu'on disserte peu sur ce qu'on sent beaucoup, cependant ces conversations même & ces maximes annonçoient un tour d'imagination, qui en permettant la galanterie, y joignoit la tendresse, & lioit toujours à l'idée des femmes une idée de sensibilité & de respect.

La régence d'Anne d'Autriche & la guerre de la minorité furent une époque singulière. La France étoit dans l'anar-

chie, mais on mêloit les plaisanteries aux batailles & les vaudevilles aux factions. Alors tout se menoit par des femmes. Elles eurent toutes dans cette époque cette espèce d'agitation inquiète que donne l'esprit de parti, esprit moins éloigné de leur caractère qu'on ne pense. Les unes imprimoient le mouvement, les autres le recevoient. Chacune selon son intérêt & ses vues, cabaloit, écrivoit, conspiroit. Le tems des assemblées étoit la nuit. Une femme au lit, ou sur sa chaise longue, étoit l'ame du conseil. Là on se décidoit pour négocier, pour combattre, pour se brouiller, pour se raccomoder avec la Cour. Les foibleesses secretes préparoient les plus grands événements. L'amour présidoit à toutes les intrigues. On conspiroit pour ôter un amant à sa maîtresse, ou une maîtresse à son amant. Une révolution dans le cœur d'une femme, annonçoit presque toujours une

révolution dans les affaires. (26).

Les femmes dans le même-tems paroif-
soient souvent en public & à la tête des
factions. Alors elles joignoient à leur
parure les echarpes qui distinguoient leur
parti. On se feroit cru transporté dans
le pays des romans , ou au tems de l'an-
cienne chevalerie. On voyoit dans des
salles ou sur des places , des instrumens
de musique , mêlés avec des instrumens
de guerre , des cuirasses & des violons ,
& des beautés parmi des guerriers. Sou-

(26) Chaque femme avoit son département & son empire. Madame de Montbazon, belle & brillante, gouvernoit le duc de Beaufort; madame de Longueville, le duc de la Rochefoucault; madame de Chatillon, Nemours & Condé; mademoiselle de Chevreuse, le Coadjuteur; mademoiselle de Sanjon, dévote & tendre, le duc d'Orléans; & la duchesse de Bouillon son mari. Cependant madame de Chevreuse, vive & ardente, se livroit à ses amans par goût, & aux affaires par occasion; & la princesse Palatine tour-à-tour amie & ennemie du grand Condé, par l'ascendant de son esprit bien plus que de ses charmes, subjugoit tous ceux à qui elle vouloit plaire, & qu'elle avoit, ou la fantaisie ou l'intérêt de persuader. On sçait qu'elle eût tout à la fois une ame passionnée & un esprit ferme, & qu'elle parut aussi romanesque en amour, que politique dans les intérêts d'état.

vent elles visitoient les troupes , & prési-
doient à des conseils de guerre (27). La
dévotion chez les femmes se mêloit à
l'esprit de faction, comme l'esprit de faction
à la galanterie. Lisez les mémoires du tems,
vous verrez Mademoiselle remplir les de-
voirs les plus sacrés de la religion, avant
de partir pour un voyage où elle alloit
cabaler contre le Roi. A Orléans elle
fait la guerre civile , & va à com-
plies. Elle donne des audiences réglées
aux rebelles , au retour de la Messe. On

(27) Il y eut un régiment créé sous le nom de
Mademoiselle : & Monsieur écrivoit à des femmes qui
avoient suivi sa fille à Orléans, à mesdames les com-
tesses maréchaux de camp dans l'armée de ma fille contre
le Mazarin. Personne n'ignore ce que fit cette prin-
cesse, qui avoit tout le courage d'esprit qui manquoit
à son père. On feait qu'à Orléans, elle escalada
presque les murs, tandis qu'on délibéroit si on de-
voit la recevoir. Et à la porte St. Antoine, pendant
que le grand Condé se couvroit de gloire contre Tu-
renne, qui n'étoit plus grand, que parce qu'il com-
battoit pour son prince, elle étoit au milieu des
morts & des blessés, donnant dans Paris tous les
ordres que personne, ou ne pouvoit ou ne vouloit
donner, & se faisant obéir par respect de ceux qui
pouvoient lui désobéir par devoir.

cabaloit le matin , & on viſitoit les cou-
vents le ſoir ; jamais on ne vit plus de
femmes de la cour ſe faire Carméli-
tes. Il ſemble qu'au milieu des troubles
les ames ſe portoient à tout avec plus
d'impétuoſité ; & les imaginations échauf-
fées par tant de mouvements , ſe précé-
pitoient également vers la guerre , vers l'a-
mour , vers la religion & vers les cabales.

A l'égard de l'eſprit de galanterie , il
eut à-peu-près le même caractère , ou les
mêmes ſymptômes que ſous Louis XIII ,
excepté que la guerre civile , & cette ef-
pèce d'exagération que les mouvements
extraordinaires donnent à l'ame , fortifia
la petite teinte de chevalerie qui reſtoit
encore dans l'amour. Anne d'Autriche
avoit porté à la cour de France une
partie des mœurs de ſon pays. C'étoit
un mélange de coquetterie & de fierté ,
de ſenſibilité & de réſerve , c'eſt-à-dire ,
un reſte de l'ancienne & brillante galan-

terie des Maures , jointe à la pompe & à la fierté des Castillans. Alors danses , romans , comédies , intrigues , tout fut espagnol. Les déguisements , les scènes de nuit , les aventures devinrent à la mode ; seulement la vivacité françoise substitua les violons au son languissant des guitares. On jouoit de grandes passions qu'on n'avoit pas ; on se faisoit honneur d'afficher publiquement les passions qu'on avoit. Un hommage rendu à la beauté , étoit regardé de la part des hommes comme un devoir. Alors les plus petites choses avoient une valeur ; & le don d'un bracelet ou une lettre faisoit un événement dans la vie. On parloit aussi sérieusement de galanterie ou d'amour , que du gain d'une bataille (28).

(28) On connoît ces vers du duc de la Roche-Foucault à mademoiselle de Longueville.

Pour mériter son cœur , pour plaire à ses beaux
yeux ,
J'ai fait la guerre aux rois , je l'aurois faite aux
dieux.

C'est ce caractère qui forma l'esprit des premiers romans du siècle de Louis XIV; romans éternels, parce qu'on croyoit que toute passion doit être longue; féricieux, parce qu'on regardoit une passion comme une chose importante dans la vie; pleins d'aventures, parce qu'on s'imaginait que l'amour devoit tourner les têtes; pleins de conversations, parce qu'on faisoit de l'amour une science qui avoit ses principes, & une méthode; héroïques sur-tout, parce qu'il falloit mettre les plus grands hommes aux pieds des femmes, & que le préjugé étoit alors que l'amour devoit consulter l'honneur, & s'élever par son objet, au lieu de chercher à l'avilir.

On vit le duc de Bellegarde qui s'étoit déclaré hautement l'amant de la reine, en prenant congé d'elle pour aller commander une armée, lui demander pour faveur qu'elle voulût bien toucher la garde de son épée. On vit pendant la guerre civile monsieur de Chatillon amoureux de mademoiselle de Guérchi, porter dans une bataille une de ses jarretières nouée à son bras.

C'est ce caractère qui forma notre théâtre, & subjuguant jusqu'à Corneille, lui fit placer l'amour entre les intérêts d'état & les vengeances, entre les conspirations & les parricides.

C'est cet esprit général régna dans l'enfance de Louis XIV, qui lui donna peut-être avec les femmes ce caractère, tout à la fois grand & sensible, par lequel jeune encore & dans une passion ardente, il voulut placer une de ses sujettes sur le trône, & fut ensuite capable de se vaincre; par lequel il conçut une passion, non moins vive pour Henriette d'Angleterre, & sçut y mettre un frein, par lequel toujours roi quoiqu'amant, il sçut dès sa jeunesse mettre de la dignité dans ses plaisirs. Mais quoiqu'il couvrit toujours la volupté de la décence, cependant les mœurs des femmes par une révolution nécessaire, durent s'altérer sous son règne.

Jusqu'alors les vices de la cour n'a-

voient guères été ceux de la nation. Les différents ordres de l'état étoient plus séparés. On touchoit encore au tems où les grands seigneurs avoient une grandeur personnelle , qui les avoit rendus tout à la fois redoutables pour la cour , & tyrans pour le peuple. Plus ils étoient puissans , plus les rangs étoient marqués. L'orgueil ne se mêle pas , & fait signe que l'on recule. Le despotisme suprême abat toutes les barrières ; mais le despotisme subalterne les multiplie pour se séparer davantage de ceux qui oseroient prétendre à l'égalité. Dans cet état , la corruption & l'audace des mœurs sont presque regardées comme un privilège du rang. Les vices même de ceux qui oppriment , sont pour les autres une partie de leur oppression ; & l'on est moins porté à imiter ceux que l'on hait. D'ailleurs la communication des mœurs de la cour , ne pouvoit se faire que par la haute magistrature & les gens riches ; mais les

magistrats plus austères, étoient plus renfermés. Vivant entre l'étude & les loix, ils étonnoient la cour, & ne l'imitoient pas. A l'égard des gens riches, la plupart n'étoient que riches. La honte de certaines fortunes n'admettoit point la familiarité de l'orgueil. Le luxe qui seul rapproche la grandeur, de la richesse, vice de quelques particuliers, n'étoit pas la maladie générale. Les uns n'avoient pas encore besoin de trafiquer de leurs noms: les autres ne pensoient point encore à en acheter un. Comme on s'occupoit plus de ses devoirs, il y avoit moins de tems à perdre; ainsi moins de société. Les mœurs de tout ce qui n'étoit pas la cour, étoient donc plus sauvages; & cette espèce de grossièreté antique étoit une barrière de plus, parce qu'elle étoit un ridicule. Le contraste des manières marquoit où l'orgueil devoit s'arrêter pour ne pas se confondre. Entre la capitale & les provinces, il n'y avoit guè-

res moins de barrières, qu'entre les états. Moins de grands chemins, de sûreté, de voitures, sur-tout moins de luxe & de besoins, & par conséquent beaucoup moins de cette activité inquiète qui fait qu'on se déplace, & qu'on va chercher dans la capitale, de l'or, de la servitude & des vices, retenant chacun sous le toit de ses pères, contribuoit à prolonger les mœurs de la nation.

Mais sous Louis XIV tout changea. Les gens de la cour n'ayant plus que des titres sans pouvoir, & réduits à une grandeur de représentation au lieu d'une grandeur réelle, refluèrent davantage vers la société & vers la ville. L'inégalité des fortunes s'augmenta par l'inégalité des impôts. On mit plus de prix aux richesses. Les grands eurent plus de besoins, les riches plus de faste, les pauvres corrompus par leurs desirs, moins de mœurs; tout se raprocha. La magnificence & le luxe du prince fortifia encore ces idées.

On s'endetta par devoir , & l'on se ruina par orgueil. On ménaga bientôt ceux qu'on méprisoit. Pour conserver ses titres, il fallut les partager. L'or enlevé aux pauvres devint le médiateur entre les riches & les grands. La magistrature même changea. Tout ce qui alloit à Versailles, en prit les mœurs. La société plus polie fit disparaître la différence des tons. La rouille des vieux usages s'effaça. Tous les ordres se mêlèrent. On accourut des provinces: la misère des campagnes, le luxe des villes, l'ambition, le commerce, la réputation du prince & ses conquêtes, les fêtes romanesques de sa cour, les plaisirs même de l'esprit, tout attira dans la capitale; on y vint en foule quitter ses préjugés; rougir de ses mœurs, & tout à la fois se polir, s'enrichir & se corrompre.

Il est trop aisé de voir l'influence que tous ces changements, & ce mélange universel durent avoir sur les femmes. La

galanterie devint une mode, & l'aifance des mœurs une grace. Tout imita la cour, & d'un bout du royaume à l'autre, les vices circulèrent avec les agréments.

Une autre révolution accompagna celle des mœurs. Dans un pays où naiffoit le goût de la fociété & des lettres, le goût de l'esprit dut gagner les femmes. Mais comme le goût ne se forme que lentement, que le naturel & la grace tiennent à un instinct délicat qui sent quelquefois le vrai, fans pouvoir le définir; comme on est porté à croire que ce qui coûte doit être admiré, & que pour être mieux il ne faut ressembler à personne; comme ce qui est faux paroît quelquefois brillant, parce qu'il présente une face nouvelle, & cache une partie de l'objet pour faire fortir le reste; comme enfin tout ce qui est de mode, s'exagère, on dut prendre d'abord le bel esprit pour l'esprit. Les femmes qui aspirèrent à se distinguer, créèrent des expressions qu'on admiroit

beaucoup, parce qu'on les entendoit peu. On mit des mots singuliers à la place des idées qu'on n'avoit pas; & pour n'être pas commun, on devint ridicule. Tout contribua à ce délire, les livres italiens & espagnols, qui étoient alors très à la mode, les lettres de Voiture, les romans de mademoiselle Scudéry, l'admiration très-réelle pour ce qu'on appelloit les *précieuses*, les conversations de l'hôtel de Rambouillet, enfin la société & le nom imposant de madame de Longueville, qui après avoir été dans la fronde à la tête des factions, vieille & fans amans comme fans cabale, se défennuyoit à faire de la métaphysique sur l'amour & des dissertations sur l'esprit, & à préférer naïvement Voiture à Corneille.

On sçait que Molière en chargeant ce ridicule, le fit disparaître. Quelques femmes ensuite se livrèrent aux lettres, & quelques-unes cultivèrent les sciences; mais ce fut bien loin d'être l'esprit général.

Dans le siècle le plus éclairé, on ne pardonna point aux femmes de s'instruire. Il semble que la nation distinguée par sa valeur & par ses graces, ait toujours craint d'avoir une autre espèce de mérite. Le goût des lettres a été regardé comme une sorte de mésalliance pour les grands, & un pédantisme pour les femmes. Ce mépris secret digne des Francs nos ayeux, dut rettenir sur-tout le sexe que l'opinion gouverne le plus. Quelques femmes bravèrent ce préjugé, mais on leur en fit un crime. Comme tout ce qui est bien a son excès, & qu'un bon mot ne peut manquer d'être une raison; en associant ce qui est ridicule à ce qui est utile, on vintai- fément à bout de décrier les connoissances dans les femmes. Despréaux & Molière joignirent au préjugé, l'autorité de leur génie. Mais trop habiles pour y manquer, tous deux changèrent le tableau pour faire rire. Molière sur-tout mit la folie à la place de la raison, & l'on peut dire qu'il trouva

l'effet théâtral plus que la vérité.

En effet, à examiner la question, il semble que dans un pays & dans un siècle où l'on est prodigieusement loin de cette première innocence qui attache des plaisirs purs à la retraite, & à l'heureuse ignorance de tout, hors de ses devoirs; dans un siècle où les mœurs générales sont corrompues par l'oïveté, où tous les vices se mêlent par le mouvement, & où on ne peut plus remplacer ou suppléer les vertus que par les lumières, au lieu de détourner les femmes d'acquérir des connoissances & de s'instruire, il falloit les y encourager. Armande & Philaminte sont des êtres très-ridicules, j'en conviens, & qui méritent qu'on en fasse justice : mais le bon-homme Chrifale, qui dans sa grossièreté franche & bourgeoise, renvoye sans cesse les femmes à leur dez, leur fil, & leurs aiguilles, & ne veut pas qu'une femme lise & sçache rien hors *veiller sur son pot*, n'est plus

du siècle de Louis XIV. (29). C'étoit remonter à deux cents ans ; c'étoit oublier que les mœurs d'un siècle sont incompatibles avec celles d'un autre ; & que par un certain enchaînement de vertus & de vices, il y a un progrès nécessaire de lumières comme de mœurs, auquel il est impossible de résister. On peut dire que c'est sur-tout pour la législation du théâtre qu'est fait le principe de Solon, de donner non les meilleures loix possibles, mais les meilleures relativement au peuple & au temps. Ainsi au lieu de faire contraster avec les deux folles que Molière a peintes, ce Chrifale qui est donné pour l'homme raisonnable de la pièce, & qui n'est que l'homme raisonnable d'un autre siècle ; si on

(29) Voyez dans les femmes sçavantes l'excellente scène septième, du second acte. On sent bien que je ne prétends point blâmer ici ce rôle de Chrifale comme rôle comique : il est du plus grand effet ; & dans ce genre Chrifale & Martine sont véritablement les deux rôles de génie de la pièce. Je l'examine seulement du côté moral, & indépendamment de tout effet de théâtre.

avoit peint une femme jeune & aimable, qui eût reçu du côté des connoissances & de l'esprit la meilleure éducation, & qui eût conservé toutes les graces de son sexe; qui sçût penser profondément & qui n'affectât rien; qui couvrit d'un voile doux ses lumières, & eût toujours un esprit facile, de manière que ses connoissances acquises parussent ressembler à la nature; qui pût apprécier & sentir les grandes choses, & ne dédaignât jamais les petites; qui ne fit usage de l'esprit que pour rendre plus touchant le commerce de l'amitié; qui en étudiant & connoissant le cœur de l'homme, n'eût appris qu'à avoir plus d'indulgence pour les foiblesses, & de respect pour les vertus; qui enfin mît les devoirs avant tout, mais les connoissances après les devoirs, & n'employât la lecture qu'à remplir les instans que laisse dans le monde le vuide des sociétés & de soi-même, & à embellir son ame en cultivant sa raison; peut-

être alors la comédie de Molière admirable à tant d'égards, & excellente en tout point si elle eût été faite pour un siècle moins avancé, eût présenté pour le siècle poli & corrompu de Louis XIV, à côté du ridicule une leçon, & dans les femmes l'usage heureux des lumières à côté de l'abus (31).

Quoi qu'il en soit, les femmes sous Louis XIV, furent presque réduites à se cacher pour s'instruire, & à rougir de leurs connoissances, comme dans des siècles grossiers, elles eussent rougi d'une intrigue. Quelques-unes cependant osèrent se dérober à l'ignorance dont on leur faisoit un devoir; mais la plupart cachèrent cette hardiesse sous le secret: où si on les soupçonna, elles prirent si bien leur mesure, qu'on ne put les convaincre; elles

(30) Je ne fais pas si Molière eût trouvé un pareil modèle dans le siècle de Louis XIV; mais je fais bien qu'il l'eût trouvé dans le nôtre.

elles n'avoient que l'amitié pour confidente ou pour complice. On voit par-là même que ce genre de mérite ou de défaut ne dût pas être fort commun sous Louis XIV : mais par la politesse générale du siècle, il y eut chez les femmes un autre genre d'esprit très à la mode alors, & sur-tout à la cour ; c'est cet esprit aimable & qui n'a que des graces légères, qui n'est point gâté par les connoissances, ou y tient si peu qu'on lui pardonne, qui écrit très-agréablement des bagatelles, & peut se compromettre jusqu'à écrire quelquefois de jolis vers, qui dans la conversation charme toujours sans paroître y prétendre, plaît à tout le monde, n'humilie personne, & lors même qu'il est le plus brillant, l'est de manière qu'on l'excuse, & qu'on voit bien qu'il n'y a pas de sa faute. Tel fut, comme on sçait l'esprit des la Fayette, des Ninon, des la Suze, des la Sablière & des Seigné, des Thianges & des Montespan, de la du-

chesse de Bouillon & de la belle Hortense Mancini sa sœur, enfin de madame de Maintenon, lorsque jeune encore elle faisoit le charme de Paris, avant qu'elle habitât la cour, & fût condamnée à la fortune & à l'ennui (31).

(31) Dans le nombre des femmes que je viens de citer, on distinguera toujours madame de la Fayette & madame de Sevigné. Madame de la Fayette si connue par des romans ingénieux & pleins d'une sensibilité douce, joignoit une raison solide à tous les agrémens du caractère & de l'esprit. C'est elle qui la première a mis dans les romans les sentimens à la place des aventures, & des hommes aimables au lieu des héros. Elle fit dans son genre ce que Racine fit dans le sien. En substituant l'intérêt aux prodiges, elle prouva qu'il valoit mieux attendrir qu'étonner.

Madame de Sevigné avec des lettres écrites au hazard, a fait sans y penser un ouvrage enchanteur. Dans son style plein d'imagination elle crée presque une langue nouvelle. Elle jette à tout moment de ces expressions que l'esprit ne fait pas, & qu'une ame sensible seule peut trouver. Elle donne aux mots les plus communs, une physionomie & une ame. Tous ses tours de phrase sont des mouvemens, mais des mouvemens abandonnés, & qui n'en ont que plus de graces. Les moments qu'elle peint se fixent sous son pinceau; & on les voit encore. Comme elle s'accuse, se loue, se plaint! Comme sa joie est douce, & sa tristesse a de charmes! Comme elle intéresse toute la nature à sa tendresse! S'il y avoit un être qui ignorât ce que c'est que sensibilité (à peu près comme il y a des aveugles & des sourds de naissance) & qu'on voulût lui donner une idée de cette espèce de sens qu'il n'a pas, il faudroit lui faire lire les lettres de madame de Sevigné.

La plupart de ces femmes furent célébrées par des poètes, qui pour leur plaisir sçavoient prendre leur ton. On remarque que dans tous les vers de Boileau, il ne se trouve pas le nom d'une seule femme de son temps. Pour mériter ses éloges, il falloit être roi, ministre, ou docteur de Sorbonne. Mais La Fontaine plus sensible & plus doux, a loué presque toutes les femmes de la cour, célèbres par leurs agrémens ou leur esprit. Il avoit une ame faite pour les sentir, & le ton qu'il falloit pour les chanter. Dans son abandon & sa paresse, il sembloit errer sur tout avec indifférence; mais il sentoit par instinct les graces dans les femmes, comme il les rencontroit par instinct dans ses vers. Racine très-dédaigneux quoique très-courtisan, & plus porté en général à la satyre qu'à l'éloge, n'en a loué que deux, madame de Maintenon dans Esther, & Henriette d'Angleterre dans une dédicace; mais Racine n'en est

pas moins le plus éloquent panégyriste des femmes, qu'il y ait eu. Quinault sans en avoir peut-être chanté aucune, les a de même célébré toutes. Il a fait pour elles un monde exprès & qui subsiste encore, où il n'y a d'autres mœurs que celles de l'ancienne chevalerie, où les dieux, les héros & les hommes sont tous amans par devoir, & où sous peine de ridicule, il est défendu de penser, de chanter, de combattre, de vivre, de mourir, & de monter aux cieus, ou de descendre aux enfers, que pour une femme.

Fléchier & Bossuet en ont immortalisé quelques-unes. Ils ont célébré des vertus, comme les autres ont célébré des agréments. Mais si l'oraison funèbre est de tous les ouvrages celui peut-être qui est le moins propre à peindre un caractère; même dans un homme, parce qu'il faut presque toujours exagérer les proportions; qu'on a un cadre immense, &

qu'on veut le remplir; qu'il y a des qualités qu'il faut taire; qu'il faut quelquefois supposer des motifs, où il n'y en a point; qu'il faut supprimer les détails, qui cependant peignent mieux que les masses; qu'il faut donner à celui qu'on loue en pompe un caractère général, & une physionomie qui soit une, & que souvent il n'en a point eue; enfin parce qu'il faut faire une figure de représentation, & qu'une figure de représentation n'est presque jamais une figure vraie: à plus forte raison, ce genre est-il moins propre à bien rendre l'espèce de mérite d'une femme. Leurs traits sont trop délicats & trop fins; ils échappent à ce pinceau. Aussi presque toutes les oraisons funèbres de femmes ne peignent rien, & ce soit plutôt des sermons que des portraits. Bossuet en a deux célèbres; mais la beauté de l'une tient à de grands événements, & à un trône renversé; celle de l'autre, à une mort tragique & terrible. De

quatre que Fléchier a faites, la meilleure sans contredit est celle de madame de Montausier, mais a-t-il pu la peindre (32)? Apprend-t-on là, ce qu'on sçait par les anecdotes du temps, que la grande réputation d'esprit qu'eut madame de Montausier dans sa jeunesse, vint de ce que Voiture chez sa mère lui composoit ses

(32) Madame de Montausier, connue avant son mariage sous le nom de *Julie d'Angennes*, étoit fille de la célèbre marquise de Rambouillet; elle fut dans son enfance prodigieusement louée par tous les beaux esprits du tems. On connoit l'histoire de la *guirlande de Julie*. C'étoient les plus belles fleurs peintes sur velin, & au bas de chacune un madrigal, composé par les hommes les plus célèbres du siècle. Le grand Corneille en fit trois pour sa part; & l'auteur du Cid, de Rodogune, & de Cinna, composa la *tulipe*, la *fleur d'orange* & l'*immortelle blanche*. Fléchier dans son oraison funèbre ne peut ni ne doit peindre cette espèce de galanterie d'esprit qui faisoit le caractère de ces tems là. Il ose parler de l'hôtel de Rambouillet; mais comment? il nous parle de *cabinets où l'esprit se purifioit*, de la *vertu qu'on y révéroit sous le nom de l'incomparable Arténice*; enfin d'une *cour nombreuse sans confusion, modeste sans contrainte, suivante sans orgueil, polie sans affectation*. Ces antithèses sont très-belles sans doute, mais font-elles bien connoître ce dont il s'agit? Peignent-elles le genre d'éducation bon ou mauvais qu'une jeune personne devoit recevoir parmi tant de dissertations & de vers, de métaphysique & d'esprit, entre mademoiselle de Scudery & madame de Longueville, entre Sarrazin & Voiture?

lettres? Apprend-t-on là enfin, que dès qu'elle fut à la cour, elle oublia tous ses amis, & que ce fut pour elle que le duc de la Rochefoucault fit cette maxime, *qu'il y a des gens qui paroissent mériter de certaines places, dont ils font voir eux-mêmes qu'ils sont indignes dès qu'ils y sont parvenus.* Au lieu de tout cela, Fléchier fidèle à sa division & à la chaire, est obligé de mettre des antithèses, des phrases & des vertus.

Après toutes ces femmes louées avec légèreté par des poètes, ou gravement & avec pompe par des orateurs, il y en eut encore deux, qui dans un rang & un ordre différent, parvinrent néanmoins à la plus grande célébrité; l'une est mademoiselle de Scudery si fameuse alors, & qui vécut quatre-vingt-quinze ans, dont elle passa plus de soixante à écrire avec grace quelques jolis vers dont on se souvient, & avec une effrayante facilité, de gros volumes qu'on ne lit plus. On sçait que

pendant un temps elle tourna les têtes, & qu'elle eut autant d'influence par ses romans, que Boileau en eut depuis par ses satyres & par son goût. L'autre est la sçavante mademoiselle le Febvre, si connue sous le nom de madame Dacier. Son mérite, il est vrai, n'étoit point un mérite de femme, mais elle avoit de bonne heure pris son parti de n'être qu'un homme; & quoique ce ne fut point à la manière de Ninon, elle ne laissa pas que de faire des enthousiastes. Ses deux langues naturelles étoient celles de Térence & d'Homère; aussi recevoit-elle souvent des madrigaux grecs & latins. Les personnes les plus sçavantes de l'Europe conspirèrent à la louer. Enfin la Mothe la chanta, la Mothe si connu par ses démêlés littéraires avec elle, où tous deux avoient changé de rôle (33). Il prononça en son

(33) On fait que dans sa dispute sur Homère, il mit tout l'esprit & toutes les graces d'une femme,

honneur dans l'académie françoise, une de ces odes raisonnables & sensées qu'il sçavoit si bien faire. Cet hommage public honoroit à la fois la Mothe, les femmes & les lettres.

Je ne dirai rien des autres femmes qui écrivirent à peu près dans le même temps. Ce catalogue se trouve par-tout; d'ailleurs je ne parle ici que des femmes dont l'ame & l'esprit ont eu un caractère, & qui peuvent fervir à faire connoître les idées ou les mœurs de leur siècle. C'est ici un tableau & non pas une histoire.

Le résultat des mœurs & du caractère général des femmes sous Louis XIV, fut donc la volupté unie à la décence, de l'activité tournée vers les intrigues, peu de connoissances, beaucoup d'agrémens, une politesse fine, un reste d'empire sur les hommes, le respect pour toutes les

tandis qu'elle y mettoit toute l'érudition, & quelquefois un peu de l'excès de force d'un homme.

idées religieuses qui se mêloit à cette coquette de mœurs, & toujours le remord à côté ou à la suite de l'amour.

Sous la régence il se fit une révolution. Les dernières années de Louis XIV, avoient répandu à la cour & sur une partie de la nation, je ne sçais quoi de plus férieux & de plus triste. Dans le fond les penchans étoient les mêmes ; mais ils étoient plus réprimés. Une nouvelle cour & de nouvelles idées changèrent tout. Une volupté plus hardie devint à la mode. On mit de l'audace & de l'impétuosité dans ses desirs ; & l'on déchira une partie du voile qui couvroit la galanterie. La décence qui avoit été respectée comme un devoir ; ne fut pas même gardée comme un plaisir. On se dispensa réciproquement de la honte. La légèreté se joignit à l'excès ; & il se forma une corruption toute à la fois profonde & frivole ; qui pour ne rougir de rien, prit le parti de rire de tout.

Les bouleversements des fortunes précipitèrent ce changement. L'extrême misère & l'extrême luxe en furent les suites ; & on sçait leur influence. Rarement chez un peuple, est-il arrivé une secouffe rapide dans les propriétés, sans une prompte altération dans les mœurs.

Depuis plus de six siècles, la galanterie faisoit le caractère de la nation ; mais l'esprit de chevalerie toujours mêlé à ce sentiment, cet esprit inséparable de l'honneur, faisoit du moins que la galanterie ressembloit à l'amour, & que le vice avoit toute la vertu dont le vice est susceptible. Mais quand il resta peu de traces de cet honneur antique, la galanterie même y perdit ; elle devint un sentiment vil qui supposa toutes les foiblesses, ou les fit naître (34).

(34) L'esprit de chevalerie avoit longtems survécu aux usages, aux loix, aux institutions, au genre de gouvernement même qui l'avait fait naître. On en voit encore une empreinte marquée dans les pre-

Dans le même temps, & par cette pente générale qui entraîne tout, le goût de la société des femmes augmenta. La féduction plus aisée, offrit par-tout plus d'espérances. Les hommes vécurent moins ensemble; les femmes moins timides s'accoutumèrent à secouer une contrainte qui les honore. Les deux sexes se dénaturèrent; l'un mit trop de prix aux agréments, l'autre à l'indépendance.

Comme on s'attachoit plus à devenir homme de société que citoyen, on entra beaucoup plutôt dans le monde. Les jeunes gens gâtés par les femmes, joignirent ensemble les défauts de leur âge, & ceux de leurs succès. Ayant en général plus de passions que d'idées, la tête vuide & l'ame ardente, inconstans par vanité, ou multipliant leurs goûts par ennui, met-

miers ouvrages du siècle de Louis XIV, & dans les premières fêtes qu'il donna à sa cour. On ne peut douter que cet esprit n'ait prolongé les mœurs.

tant peu de pris à l'opinion, qui pour eux n'existe pas encore, ils donnèrent à un grand nombre de femmes leurs vices & leurs travers.

Alors le poids du tems, le désir de plaire, dut répandre de plus en plus l'esprit de société; & l'on dut venir au point où cette sociabilité poussée à l'excès, en mêlant tout, acheva de tout gâter; & telle est peut-être l'époque où nous sommes.

Chez un peuple où l'esprit de société est porté aussi loin, on ne doit plus connoître la vie domestique. Ainsi tous les sentimens de la nature qui naissent dans la retraite, & qui croissent dans le silence, y doivent être affoiblis. Les femmes y doivent donc être moins épouses & mères.

Les mœurs dirigent plus les préjugés, que les préjugés encore ne dirigent les mœurs. On doit donc renvoyer la fidélité des mariages au peuple, les sacrifices de l'amitié aux bonnes gens, l'en-

thouffiasme de l'amour aux Paladins. Ces sentimens font trop exclusifs ; qu'en feroit-on ? Ils donnent à un seul , ce qui doit être à tous.

Plus le lien général s'étend , plus tous les liens particuliers se relâchent. On paroît tenir à tout le monde , & l'on ne tient à perfonne. Ainfi la fauffeté s'augmente. Moins on sent , plus il faut paroître sentir.

Par un contraste bizarre , on s'extafie au mot de sentiment ; & tout sentiment vrai & profond est un ridicule. Peut-être croit-on , que ce qu'on ne sent pas , n'exifte point. Peut-être se rend-on affez de juftice pour voir qu'on n'a point droit à un sentiment plus réel ; celui qui le donne , au lieu de paroître fenfible , ne paroît plus qu'une dupe.

Jamais le mot de *romanesque* ne dut être fi à la mode. Ce mot fatisfait doublement la vanité. Il difpense de l'estime pour des vertus qu'on n'a point ; il dif-

penſe de rougir pour des vices ou des foibleſſes qu'on a. Il nous rend encore très-contents de nos lumières. Nous croyons avoir tout apprécié , & voir ſupérieurement ce qu'eſt l'homme & ce qu'il peut être.

On doit parler beaucoup de plaiſir , & il ne doit être nulle part. L'ame ſe précipite ſur les objets , quand il faudroit ſ'en tenir à une certaine diſtance. L'imagination nous laiſſe froids , parce qu'elle n'a plus rien à créer ; on a perdu les illuſions.

Ce vuide qu'on éprouve , & le défaut d'énergie dans l'ame , ont dû créer l'*amusement* ; mot des eſprits froids & des ames légères , mot devenu important , & qui devoit être ridicule par le ſérieux qu'on y met ; mot qui ſuppoſe qu'on n'eſt plus rien par les vertus , & peut-être par les ſens.

Cet amuſement , ce je ne ſçais quoi qui ne tient ni à l'imagination , ni à l'eſ-

prit, ni à l'ame, & ne confifte peut-être que dans des formes, étant le feul but, tout doit s'y rapporter. Les agréments font fuppofer les vertus, font pardonner les vices. Prefque perfonne n'a plus la hardieffe de méprifer ce qui eft vil, quand ce qui eft vil en impofe par les graces. L'efprit ne voit que de petits côtés; l'ame fe refferre, & fe replie autour de petites chofes: plaire ou déplaire deviennent les grands mots de la langue.

Comme on eft fans ceffe en fpectacle, l'amour-propre plus irrité doit être plus vif; mais ce même goût de fociété qui l'irrite, fçait l'arrêter. Il s'étouffe, il renaît; il laiffe échapper fon fecret à demi, & le recient. C'eft une lutte où il tâche fans ceffe de vaincre fans avoir l'air de combattre, & où il déguife fes efforts pour ne pas faire foupçonner fes droits.

De tout cela enfemble doit naître chez les deux fexes une frivolité inquiète, & une vanité férieufe & occupée. Mais ce
qui

qui doit sur-tout caractériser les mœurs, c'est la fureur de paroître, l'art de tout mettre en surface, la grande importance mise à de petits devoirs, & le grand prix à de petits succès. On doit parler gravement des bagatelles de la veille, & de celles du lendemain. Enfin l'ame & l'esprit doivent avoir une activité froide, qui les répande sur mille objets sans les intéresser à aucun, & donne du mouvement sans donner de ressort.

Mais si le goût des lettres & la manie de l'esprit se mêlent dans le même siècle à ce goût actif de société, de ce mélange doivent résulter d'autres effets. Alors doit régner un desir général de paroître instruit, sans qu'on ait le tems de l'être. Alors on doit voir des foules de demi-connoissances; des idées philosophiques que de leur retraite jettent quelques hommes de génie, & que la multitude va s'arrachant, se disputant, répétant & éparpillant dans des cercles; des conversations légères sur des objets profonds; des for-

mules d'esprit toutes faites, & de l'esprit de mémoire quand on n'en peut avoir à foi ; des établissemens & des chocs de sociétés ; des prétentions de toute espèce & de tout caractère, des prétentions hardies, des prétentions froides & hautes, des prétentions circonspectes & qui se tiennent sur la réserve ; la fureur des réputations, quelques-unes de réelles, beaucoup plus d'usurpées ; l'intrigue, les ménagemens, les petits soins ; enfin l'art de louer pour se faire louer ; l'art de joindre un mérite étranger au sien, & d'intéresser la renommée ou par soi-même, ou par les autres.

Comme la masse générale des lumières est plus grande, & que par le mouvement elles se communiquent, les femmes sans se donner même aucune peine doivent être plus instruites ; mais fidèles à leur plan, elles ne cherchent les lumières que comme une parure de l'esprit. En apprenant elles veulent plaire plutôt

que ſçavoir , & amuſer plutôt que ſ'inſtruire.

D'ailleurs dans un état de ſociété où il y a un mouvement rapide , & une ſucceſſion éternelle d'ouvrages & d'idées , les femmes occupées à ſuivre ce tableau qui change & fuit ſans ceſſe autour d'elles , doivent plus connoître dans chaque genre l'idée du moment , que celle de tous les tems , & celle qui domine , que celle qu'on doit ſe former. Elles doivent donc ſavoir plus la langue des arts que leurs principes , & avoir plus d'idées de détail que de ſyſtèmes de connoiſſances.

Il me ſemble que dans le ſeizième ſiècle , les femmes ſ'inſtruiſoient par enthouſiaſme pour les connoiſſances mêmes. C'étoit en elles un goût profond qui tenoit à l'eſprit du tems , & ſe nourriſſoit juſques dans la ſolitude. Dans celui-ci c'eſt moins un goût réel , qu'une coquetterie d'eſprit ; & comme ſur tous

les objets, un luxe plus de représentation que de richesse.

Par la même raison, plus de femmes autrefois durent avoir le courage d'écrire. Qu'ont-elles besoin de ce mérite? Les hommages viennent les chercher sans peine. La jouissance de tous les instants les dédommage de cette gloire qui les feroit vivre où elles ne font pas. Chaque jour finit pour elles les prétentions de chaque jour. Mille intérêts se mêlent à celui de leur esprit. Leurs idées volent sur un objet, & passent rapidement à un autre. Le mouvement général les entraîne. D'ailleurs un esprit qui a des graces naturelles, n'est dans sa force que lorsqu'il est libre. Avec le don de plaire il embellit tout; mais content de ces succès, & timide par ces succès même, il préfère une existence d'opinion à une existence réelle, & craint de donner sa mesure à l'envie (35).

(35) Ce n'est pas que dans ce siècle, il n'y ait

Il feroit peut-être curieux d'examiner maintenant ce qui doit résulter parmi nous , de tout ce mélange de mouvement & d'idées , de frivolité & d'esprit , de philosophie dans la tête & de liberté dans les mœurs. Il feroit curieux de comparer le caractère actuel des femmes avec celui qu'elles ont eu dans toutes les époques ; avec leur timide réserve , & leur douce modestie en Angleterre ; leur mélange de dévotion & de volupté en Italie ; leur imagination ardente & leur sensibilité jalouse en Espagne ; leur profonde retraite à la Chine , & les barrières , qui dequis quatre mille ans dans cet empire les féparent des regards des hommes ; enfin avec le caractère & les mœurs qui doivent résulter pour elles de leur clôture dans presque toute l'Asie , où n'exif-

des femmes qui ayent écrit , & qui écrivent encore avec distinction ; elles sont connues : mais leur nombre diminue tous les jours ; & il y en a infiniment moins qu'il n'y en eut à la renaissance des lettres & sous Louis XIV même.

tant que pour un feul, ne pouvant cultiver ni leur caractère, ni leur raifon, & destinées à n'avoir que des fens, elles font forcées par la bizarrerie de leur état à joindre la pudeur à la volupté, & la coquetterie à la retraite : mais pour faire ce parallèle, il fuffit de l'indiquer.

J'observerai feulement que dans ce fiècle, il y a moins d'éloges de femmes que jamais. La triste dignité des panégyriques funèbres n'est presque plus réfervée que pour les femmes qui ont occupé, ou étoient destinées à occuper des trônes. Les orateurs philosophes ne célèbrent que ce qui a été utile à l'humanité entière, ou à des nations. Les poètes semblent avoir perdu cette galanterie délicate qui fit long-tems leur caractère. Ils chantent plus les plaisirs que l'amour, & font plus voluptueux que sensibles. Ce goût général pour les femmes, qui n'est ni amour, ni passion, ni galanterie même, mais l'effet d'une habitude froide & factice,

ne réveille plus nulle part ni l'imagination ni l'esprit. Dans les sociétés, dans ce mélange éternel des sexes, on apprend à louer moins, parce qu'on apprend à être plus sévère. L'amour-propre, juge & rival, quelquefois indulgent par orgueil, mais presque toujours cruel par jalousie, n'a jamais été plus vigilant à épier des défauts & à semer des ridicules. L'éloge est produit par l'enthousiasme; & jamais dans aucun siècle on n'en eut moins, quoique peut-être on en affecte plus. L'enthousiasme naît d'une ame ardente, qui crée les objets au lieu de les voir. Aujourd'hui on voit trop: & à force de lumières, on voit tout froidement. Le vice même est au rang des prétentions. Moins on estime les femmes, plus on paroît les connoître. Chacun a l'orgueil de ne pas croire à leurs vertus; & tel qui voudroit être fat & qui ne peut y réussir, en disant du mal d'elles, s'enorgueillit souvent d'une satyre, que pour

comble de ridicule il n'a pas droit de faire. Telle est à l'égard des femmes même l'influence de cet esprit général de société qui est leur ouvrage, & qu'elles ne cessent de vanter. Elles sont comme ces souverains de l'Asie que l'on n'honore jamais plus que lorsqu'on les voit moins : en se communiquant trop à leurs sujets, elles les ont encouragés à la révolte.

Cependant malgré nos mœurs & nos éternelles satyres, malgré notre fureur d'être estimé sans mérite, & notre fureur plus grande encore de ne trouver rien d'estimable, il y a dans ce siècle, & dans cette capitale même, des femmes qui honoreront un autre siècle que le nôtre. Plusieurs joignent à une raison vraiment cultivée une ame forte, & relèvent par des vertus leurs sentiments de courage & d'honneur. Il y en a qui pourroient penser avec Montesquieu, & avec qui Fénelon aimeroit à s'attendrir. On en voit qui dans l'opulence, & environnées de ce luxe

qui force presque aujourd'hui de joindre l'avarice au faste, & rend les ames à la fois petites, vaines & cruelles, séparent tous les ans de leurs biens une portion pour les malheureux, connoissent les asyles de la misère, & vont rapprendre à être sensibles en y versant des larmes. Il y a des épouses tendres, qui jeunes & belles s'honorent de leurs devoirs, & dans le plus doux des liens offrent le spectacle ravissant de l'innocence & de l'amour. Enfin il y a des mères qui ôsent être mères. On voit dans plusieurs maisons la beauté s'occupant des plus tendres soins de la nature, & tour-à-tour pressant dans ses bras ou sur son sein le fils qu'elle nourrit de son lait, tandis que l'époux en silence partage ses regards attendris entre le fils & la mère.

Oh ! si ces exemples pouvoient ramener parmi nous la nature & les mœurs ! Si nous pouvions apprendre combien les vertus pour le bonheur même sont supé-

rieures aux plaisirs; combien une vie simple & douce où l'on n'affecte rien, où l'on n'existe que pour soi, & non pour les regards des autres, où l'on jouit tour-à-tour de l'amitié, de la nature, & de soi-même, est préférable à cette vie inquiète & turbulente, où l'on court sans cesse après un sentiment qu'on ne trouve point! Ah! c'est alors que les femmes recouvreroient leur empire. C'est alors que la beauté embellie par les mœurs commanderoit aux hommes, heureux d'être asservis, & grands dans leur foiblesse. Alors une volupté honnête & pure, assaisonnant tous les instants, feroit un songe enchanteur de la vie. Alors les peines n'étant pas empoisonnées par le remords, les peines adoucies par l'amour & partagées par l'amitié, feroient plutôt une tristesse attendrissante, qu'un tourment. Dans cet état la société feroit moins active sans doute, mais l'intérieur des familles feroit plus doux. Il y auroit moins d'ostenta-

tion, & plus de plaisir; moins de mouvement, & plus de bonheur. On parleroit moins de plaire, & l'on se plairoit davantage. Les jours s'écouleront purs & tranquilles : & si le soir on n'avoit pas la triste satisfaction d'avoir pendant le cours d'une journée, joué le plus tendre intérêt avec trente personnes indifférentes, on auroit du moins vécu avec celles que l'on aime; on auroit ajouté pour le lendemain un nouveau charme au sentiment de la veille. Faut-il qu'une si douce image ne soit peut-être qu'une illusion? Et dans cette société bruyante & vaine, n'y a-t-il plus d'asyle pour la simplicité & le bonheur?

Il doit y avoir dans chaque siècle un caractère distinctif pour le mérite des femmes; il consiste à tirer le plus grand parti des qualités dominantes dans chaque époque, & à en éviter les défauts. D'après cela ne pourroit-on pas dire que la femme estimable du siècle, seroit celle qui

en prenant dans le monde tous les charmes de la société, c'est-à-dire le goût, la grace & l'esprit, auroit sù en même temps sauver sa raison & son cœur de cette vanité froide, de cette fausse sensibilité, de ces fureurs d'amour-propre, & de tant d'affectations qui naissent de l'esprit de société poussé trop loin; celle qui asservie malgré elle aux conventions & aux usages (puisqu'ils font partie de notre sagesse) ne perdrait point de vue la nature, & se retourneroit encore quelquefois vers elle, pour l'honorer du moins par ses regrets; celle qui entraînée par le mouvement général, sentiroit encore le besoin de se reposer de temps en temps auprès de l'amitié; celle qui par son état forcée à la dépense & au luxe, choisiroit du moins des dépenses utiles, & associeroit l'indigence industrieuse & honnête à sa richesse; celle qui en cultivant la philosophie & les lettres, les aimeroit pour elles-mêmes, non pour une réputation vai-

ne & frivole; qui dans l'étude des bons livres cherchoit à éclairer son esprit par la vérité, à fortifier son ame par des principes, & laisseroit là le jargon, l'étalage & les mots; celle enfin qui parmi tant de légèreté auroit un caractère; qui dans la foule auroit conservé une ame; qui dans le monde ôseroit avouer son ami, après l'avoir entendu calomnier; qui ôseroit le défendre, quand il devroit jamais n'en rien savoir; qui ne ménageroit point un homme vil, quand par hazard il auroit du crédit & une voix, mais qui au risque de déplaire sauroit dans sa maison & hors de chez elle, garder son estime à la vertu, son mépris au vice, sa sensibilité à l'amitié, & malgré l'envie d'avoir une société étendue, au milieu même de cette société, auroit le courage de publier une façon de penser si extraordinaire, & le courage plus grand de la soutenir.

F I N.

A P P R O B A T I O N.

J'A I lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit intitulé, *Essai sur le caractère, les mœurs & l'esprit des femmes dans les différents siècles*, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression. A Paris, ce 16 Avril 1771. DUCLOS.

P R I V I L È G E D U R O I.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE: A nos amés & féaux Conseillers, les gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra; SALUT. Notre amé le sieur THOMAS, de l'Académie Françoise, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public, *les Eloges & discours de sa composition qui ont déjà paru, suivi d'un Essai sur le caractère, les mœurs & l'esprit des femmes*, &c. s'il Nous plaïsoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & débiter partout notre Royaume, pendant le temps de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance. Comme aussi d'imprimer, ou faire im-

primer, vendre, faire vendre, débiter ni contre-
faire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucuns Extraits,
sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la
permission expresse & par écrit dudit Exposant,
ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de
confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois
mille livres d'amende contre chacun des contreven-
nans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-
Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou
à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens,
dommages & intérêts. A la charge que ces pré-
sentes seront enregistrées tout au long sur le Re-
gistre de la Communauté des Imprimeurs & Li-
braires de Paris, dans trois mois de la date d'i-
celles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite
dans notre Royaume; & non ailleurs, en beau
papier & beaux caractères, conformément aux Ré-
glemens de la Librairie, & notamment à celui du
10 Avril 1725, à peine de déchéance du présent
Privilegé; qu'avant de l'exposer en vente, le Ma-
nuscrit qui aura servi de copie à l'impression du-
dit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Ap-
probation y aura été donnée, es mains de notre
très-cher & féal Chevalier, Chancelier, Garde des
Sceaux de France, le sieur DE MAUPEOU;
qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans
notre Bibliothèque publique, un dans celle de no-
tre Château du Louvre, & un dans celle dudit
sieur DE MAUPEOU; le tout à peine de nulli-
té des Présentes. Du contenu desquelles vous man-
dons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant
& ses ayant causes, pleinement & paisiblement,
sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou
empêchement. Voulons qu'à la copie des Présen-
tes, qui sera imprimée tout au long, au commen-
cement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue
pour dûment signifiée, & qu'aux copies collation-
nées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-
Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original.
Commandons au premier notre Huissier ou Sergent
sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles
tous actes requis & nécessaires, sans demander
autre permission, & nonobstant clameur de Haro,
Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car
tel est notre plaisir. Donné à Versailles, le tren-
te-unième jour du mois de Décembre, l'an de

grace mil sept cent soixante-onze, & de notre
Régne le cinquante-septième : Par le Roi en son
Conseil. LE BEGUE.

*Registré sur le Registre XVIII. de la Chambre
Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de
Paris, n°. 1304. fol. 589. conformément au Régle-
ment de 1723, qui fait défenses, article XLI, à
toutes personnes de quelques qualités & conditions qu'el-
les soient, autres que les Libraires & Imprimeurs,
de vendre, débiter, faire afficher aucuns Livres pour
les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les
Auteurs ou autrement; & à la charge de fournir à
la susdite Chambre neuf exemplaires prescrits par l'ar-
ticle CVIII. du même Règlement. A Paris, ce 22
Janvier 1772.*

J. HERISSANT, Syndic.

A 2032 310



5

~~11~~

39

19

1111

Ha 5805^k

X2280187







Inches
Centimetres

Farbkarte #13

B.I.G.

| Blue | Cyan | Green | Yellow | Red | Magenta | White | 3/Color | Black |
|------|------|-------|--------|-----|---------|-------|---------|-------|
| | | | | | | | | |

I

MŒURS

IT

MES

SIECLES.

AS,

NÇOISE.

de Madame

urepoix ,

NE,

& COMP.

II.

e du Roi.

